

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La révolution nationale allemande
La chambre des saints...
La chambre des saints à Rome
La réforme grégorienne et ses origines lotharingiennes
Le « San Luca »
Hermès trismégiste
L'internationalisme d'Henri de Man

POLITES
Mgr Prince Vladimir I. GHICA
Edmond JOLY
Fernand DESONAY
Cilette OFAIRE
Lucien CERFAUX
Xavier LEGRAND

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Nous vivons certainement une des très grandes dates de l'histoire européenne. L'œuvre néfaste de Bismarck s'achève sous nos yeux. Et comment!... Un vent de folie nationaliste emporte les dernières résistances au prussianisme triomphant. Demain, il ne restera plus un seul vestige d'une Allemagne qui fut soi-disant républicaine et démocratique pendant quinze ans. La révolution nationale, que notre collaborateur *Polites* décrit plus loin, vient de créer une Allemagne nouvelle. Si la prussification totale qu'elle réalise se révèle profonde et durable, si les « pays » se soumettent définitivement à Berlin et abdiquent tout particularisme et toute personnalité, cette révolution aura fondé un Reich plus dangereux que jamais pour la paix du monde.

Pacifistes et internationalistes, faites-en votre deuil! Cette Allemagne-là conduira fatalement et inéluctablement à la guerre: très vite si la crise économique se prolonge, un peu plus tard, en cas de reprise. Quand, dans quelques années, après la nouvelle catastrophe qui se prépare, on écrira l'histoire de la période d'après-guerre qui se termine en ce moment aux sons des chants nazis, l'esprit humain restera confondu devant la petitesse des hommes qui disposaient du sort des peuples.

Les erreurs et les fautes des hommes d'Etat français et anglais apparaîtront accablantes et effrayantes. Et un nom brillera au premier rang de cette troupe lamentable, celui du plus coupable d'entre eux, Aristide Briand...

Donc, on laissa l'unité allemande se refaire et se renforcer. Donc, on toléra que toutes les forces de pacification et de collaboration internationales fussent tenues en échec par le mauvais vouloir de Berlin. Donc, tout effort de désarmement fut contrecarré et neutralisé par l'état-major prussien. Donc, en avril 1933, la guerre est plus certaine encore qu'elle ne l'était en 1914... Inutile de se payer de mots et de se bercer d'illusions: si, en ce moment nos oreilles ne perçoivent pas encore le grondement du canon, c'est uniquement parce que l'Allemagne n'en possède pas assez, de canons. Elle les possèdera demain, c'est-à-dire dans trois ou cinq ans, car plus rien ne saurait l'empêcher de se les procurer. Quand elle se croira prête, l'Allemagne attaquera...

Mais pourquoi le répéter? Pourquoi effrayer l'opinion? Parce que c'est la vérité vraie, et que, s'il reste encore quelque chose à faire pour conjurer cette guerre, la quasi certitude de sa venue est utile et salutaire.

Parce que, tout comme avant 1914, les endormeurs s'en donnent à cœur joie et que leur déplorable influence ne peut qu'aggraver pour nous les conséquences de la guerre qui vient.

* * *

En ces temps-là, avant 1914, tout homme de gauche — et tout catholique penchant à gauche — était certain que la guerre n'était

qu'un épouvantail. En ces temps-là, un des grands hommes de la III^e République — de cette République française si profondément antimilitariste et pacifiste, que des ignorants ne craignent pas de nous représenter comme revancharde et agressive! — Lucien Herr, l'ami de Jaurès, de Seignobos et de tous les pontifes du régime, écrivait: « Au fond, derrière leur décor de militarisme effréné, les rois de Prusse ont toujours été peu belliqueux, ils ont eu presque tous la manie des beaux hommes et des beaux régiments, mais ils ont toujours eu plus de plaisir à faire manœuvrer leur armée sur les champs d'exercice que sur les champs de bataille... » « C'est en vertu de cet axiome — ajoutent MM. Jérôme et Jean Tharaud, qui rappellent ce texte invraisemblable — qu'à la veille de la guerre, Seignobos pariait un déjeuner que la paix ne serait jamais troublée, parce qu'en sa qualité de roi de Prusse, Guillaume II aimait trop ses régiments pour risquer de les faire massacrer!... C'était aussi l'avis de Herr qui, au même moment, fin juillet 1914, pour témoigner son optimisme, passait en Suisse et écrivait à Adler sur les champs d'exercice: « Je ne crois nullement à des complications graves ». Il demeura, en effet, convaincu, après l'attentat de Serajevo, que l'Empereur clorait l'incident par un geste théâtral et, dans un feu d'artifices de discours, sacrerait son chancelier « Prince de la paix! ».

Quand, enfin, pour parer au danger prussien, mais trop tard pour le conjurer, la France républicaine — qui, en effet, causa la guerre... par la tentation que provoquaient son impréparation et sa faiblesse — se ressaisit quelque peu, et qu'on parla de la loi de trois ans:

Tout de suite, — nous citons encore les Frères Tharaud — Herr prit l'initiative de la protestation des universitaires contre le projet militaire. Et c'est alors que se montre le mieux l'aveuglement, pour ne pas dire autre chose, de ce prétendu esprit critique qui déclarait ne tout juger que d'après les textes et les faits et qui ne poursuivait avec entêtement que ses chimères.

On a peine à imaginer (mais non! nous voyons aujourd'hui à peu près les mêmes folies) qu'au moment même où les socialistes allemands totaient un milliard et demi d'impôts de guerre, Jaurès proposait une réduction de cent millions sur le budget militaire français! Herr, naturellement, ratifiait cette politique de Jaurès. Ah! comme on comprend le mot de Péguy: « Je suis un bon républicain. Je suis un vieux révolutionnaire. En temps de guerre, il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale, c'est Jaurès sur une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix... Une heure avant d'être assassiné, Jaurès disait à un ami: « Cette diplomatie allemande est d'une brutalité et d'une hypocrisie que je ne soupçonnais

pas ! Qu' lui fallait-il donc pour qu'il la soupçonnât ? Herr, qui inspirait depuis toujours sa politique étrangère, l'avait décidément mal informé...

Ne votons pas les crédits militaires, continuons d'entretenir dans le public français l'illusion que les socialistes allemands ne feront pas la guerre. C'est au regard de Herr la seule façon de l'empêcher.

Un an plus tard, la guerre éclatait. Le parti socialiste allemand marchait comme un seul homme. Les socialistes français aussi, d'ailleurs. Mais nous n'avions pas d'artillerie lourde. Par la faute de qui ?...

Le biographe de Lucien Herr remarque justement : « Qu'importe, dira-t-on, que Herr n'ait pas prévu la guerre, qu'il ait refusé d'y croire quand l'ennemi se préparait déjà à nous demander Toul et Verdun (pour prouver notre volonté de paix), puisque, cette guerre, il n'avait pas à la conduire ? Qu'importe qu'un citoyen sans responsabilité politique se trompe ? Mais sa responsabilité venait de l'influence occulte et énorme qu'il s'était acquise dans le parti socialiste tout entier ». On ne peut porter contre Herr d'accusation plus sévère et plus juste que celle que dresse ici contre lui son plus fervent admirateur.

* * *

Aujourd'hui, si les données du problème sont autres, la mentalité est pareille et l'aveuglement l'est aussi. Il ne faut plus de distinction entre vainqueurs et vaincus ! *Gleichberichtigung* ! L'Allemagne a le droit d'être traitée comme l'est toute autre grande puissance...

— Mais que faudrait-il accorder à l'Allemagne pour la calmer ? demandons-nous ces jours-ci à quelqu'un qui la connaît bien...

— L'*Anschluss*, le Corridor polonais, des colonies, et la mise sur le même pied de tous les pays en matière d'armements proportionnels à la population.

C'est — en d'autres termes — ce que Lloyd George, un des grands responsables aussi du prussianisme triomphant, vient d'écrire dans le dernier numéro des *Annales* :

Les réparations ont disparu. Ensuite, ce sera le tour de la question des armements. Il faut soit que la France, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Italie, la Roumanie et la Yougoslavie désarment, soit que l'Allemagne s'arme de nouveau. (Lloyd George ne parle évidemment pas de la flotte anglaise...) Puis la question de la révision des traités se posera. Celle-ci se résout dans le couloir et les colonies.

Eh ! sans doute, ces concessions-là plairaient-elles à l'Allemagne ! Elles n'évitent pas la guerre. Une Allemagne prussifiée est une puissance militariste et impérialiste qui veut toujours davantage. Seul l'empire du monde, celui auquel elle rêvait sous Guillaume II, lui paraît à la taille de ses ambitions.

Puisqu'une guerre préventive est exclue — ce serait pourtant la solution qui coûterait le moins cher à tous les points de vue — il ne reste que le front commun contre le danger prussien. Une entente franco-italienne ; une Pologne et une Tchéco-slovaquie puissantes ; une Angleterre consciente, enfin, que son intérêt n'est pas à Berlin ; mais surtout une France nationale et forte ! Ce dont l'Europe a le plus pressant besoin à cette heure grave de son histoire, c'est d'une réaction française, d'une *révolution nationale française*. Le redressement italien est pro-européen ; la révolution nationale allemande, qui n'est qu'une victoire prussienne, est anti-européenne. Il est temps, il est grand temps qu'un redressement français vienne contenir la marée teutonne. Déjà la France a perdu la direction de la manœuvre. De là à être manœuvrée...

* * *

Quant à nous, Belges, que de doux mais dangereux rêveurs chloroformés par des contes bleus d'évolution internationaliste et de progrès humanitariste, si nous voulons éviter d'être la première victime de cette Allemagne nouvelle qui vient de naître sous nos yeux, soyons forts et soyons vigilants. Collaborons sincèrement à toute entente internationale, non point par prophétisme maladif ou illusionisme morbide, mais parce que personne au monde n'est plus intéressé que nous à ce que nos puissants voisins s'entendent. Mais disons-nous bien que, devant la faillite lamentable de la S. D. N. et de tout ce qui s'est fait depuis quinze ans — faillite consacrée par ce qui se passe actuellement outre-Rhin — il faut, de toute urgence, faire les sacrifices nécessaires pour assurer notre défense et conclure tous les accords utiles...

« L'essentiel n'est pas de vivre, mais de vivre dignement », répondait le cardinal Mercier aux neutres qui se permettaient de lui dire que, peut-être, il eût été plus habile de laisser passer l'envahisseur après une protestation énergique.

Les armes qui se forgent en Allemagne sont destinées à nous empêcher de vivre dignement. Ne nous laissons pas surprendre comme en 1914 !

* * *

Il paraît que le Dr Schacht organise une nouvelle carence du Reich. Une fois encore le débiteur allemand renierait sa signature, plus que jamais certain de l'impunité. Ah ! le primat de la Haute Finance sur la politique durant l'après-guerre nous en a valu de bonnes !... Les accords internationaux conclus par les banquiers, maîtres du monde se révèlent enfantins. Résumons : d'abord un fleuve d'or liquide coulant vers l'Allemagne. Puis, congélation de tous les crédits. Pour finir, volatilité de toutes les dettes ! Si encore la malhonnêteté allemande ne nuisait qu'aux créanciers et à ces malheureux gogos qui achetèrent les titres des emprunts Dawes et Young, emprunts qui — après avoir remis un peu (!) d'eau dans la pompe — allaient, enfin, définitivement, calmer l'Allemagne et pacifier le Reich ! Mais en rejetant ses dettes, l'Allemagne se met dans une position privilégiée pour reprendre, demain, la bataille économique. De cette injustice criante sortira donc, pour toutes les autres nations, un handicap formidable. On sera battu deux fois...

* * *

Puisqu'on reparle de colonies allemandes, il n'est peut-être pas inutile de rappeler certaine campagne anglaise contre l'Etat indépendant du Congo. L'opinion britannique amentée par Morel, par un gros fabricant d'alcool et par nombre de candides apôtres de meilleure foi, l'était à l'instigation et... aux frais du Gouvernement anglais. Elle s'arrêta un jour brusquement après un meeting retentissant à l'Albert-Hall. Pourquoi ? Quelqu'un — un étranger — bien placé pour savoir, nous conta un jour que l'Angleterre avait offert le Congo à l'Allemagne, si celle-ci renonçait à construire une flotte de guerre. Le jour où Berlin fit la bêtise de refuser, l'Angleterre laissa tomber l'agitation qu'elle avait créé et qu'elle entretenait...

L'idéalisme est malheureusement incurable dans la plupart des cas. Quelle leçon, sans cela, à la fois de réalisme et de... prudence, pour les moralistes en chambre et les juristes de cabinet, pour les redresseurs de torts, les rêveurs de fraternité, les citoyens de l'Europe et les fervents de l'humanité !

La révolution nationale allemande

Dans le courant du mois de mars de cette année, l'Allemagne a opéré une révolution politique fondamentale. Cette révolution est l'œuvre incontestable d'un parti : le parti national-socialiste allemand. Celui-ci est conscient de son œuvre et il l'a nommée : « révolution nationale » ou « mouvement du relèvement national ». Pour l'intelligence de cette transformation radicale, il est indispensable et suffisant de connaître le mouvement politique qui en fut l'animateur, le guide et le bénéficiaire.

Fondé en 1919 à Munich, par une poignée d'hommes, le parti « ouvrier allemand national-socialiste » connut d'abord une période de tâtonnements obscurs, de luttes sans gloire et d'écrasants revers. Brusquement, le 14 septembre 1930, il fait entrer 107 députés au Reichstag avec 6.400.000 voix. Le 13 mars 1932, lors du premier tour de scrutin à la présidence du Reich, Hitler emporta 11.340.000 voix. Au second tour, ce chiffre s'élève à 13.417.000, ce qui représente 36,8 % des votes. Aux élections pour le Reichstag, du 31 juillet suivant, son parti a 13.745.000 voix, soit 37,14 %, ce qui lui confère 230 sièges à l'assemblée. Le 6 novembre, les hitlériens perdent deux millions de voix et ne réunissent plus que 11.737.000 suffrages, soit 33,1 % du total, avec 196 sièges. L'heure est critique : les caisses du parti sont vides, le courage des partisans est défaillant. Arrivé au seuil du pouvoir, Hitler avait été éconduit, le 13 août, par le président Hindenburg. Le général von Schleicher était au Gouvernement, avec le projet de briser l'armature du parti pour utiliser à son profit ses forces vives. C'est alors que se produisit un de ces tournants mystérieux dans le cours du destin, qui déroutent les prévisions humaines. Le 30 janvier 1933, à la suite d'obscures intrigues, le président du Reich retira sa confiance à Schleicher et il nomma Adolf Hitler chancelier du Reich. Il lui avait imposé, il est vrai, des conditions assez dures et une tutelle étroite : à ce moment, on nourrissait encore l'illusion que les nationaux allemands réussiraient à capter la réaction. Grâce au mélange d'habileté personnelle et de fatalité inéluctable, qui est la marque de toutes ses entreprises, Hitler réussit à briser ce cadre étroit. Les élections du 5 mars donnèrent à son parti 17.230.000 voix, c'est-à-dire 44 % du total et 288 sièges sur 647 au Reichstag.

LA CONQUÊTE DU POUVOIR

Je n'ai relaté ces chiffres que pour marquer la progression foudroyante du mouvement dans l'opinion publique. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette aventure qu'un parti qui n'a jamais fait mystère de son aversion pour la démocratie se soit attaché à conquérir les suffrages populaires et qu'il ait été obligé d'arriver au pouvoir par les voies sinueuses des majorités parlementaires. Au vrai, il ne disposait encore de ce pouvoir, d'après les règles en vigueur, qu'avec l'appui de ses alliés nationaux allemands. Les jours qui suivirent montrèrent qu'il n'était pas

géné outre-mesure par cette entrave et ce contrôle. Pendant le mois qui s'était écoulé entre leur accession au pouvoir et les élections, les nationaux-socialistes avaient mené la lutte électorale avec une rigueur que leurs adversaires devaient ressentir comme un abus intolérable de pouvoir : à la veille des élections, tous les journaux communistes étaient supprimés et toutes leurs réunions interdites. Lorsque l'incendie providentiel du Reichstag permit de leur donner le coup de grâce, tous les membres influents du parti furent incarcérés « pour assurer leur propre protection ».

La lutte à mort, qui s'était déjà dessinée contre les socialistes avant les élections, reprit de plus belle après : il s'agissait ici d'extirper un parti incrusté dans tous les organes du pouvoir. L'« épuration » des cadres supérieurs de l'administration fut suivie du « nettoyage » des administrations municipales et des régies. Toute la presse fut graduellement supprimée, les « Maisons du Peuple » occupées et les associations de combat du parti dissoutes par ordre ou avec une spontanéité qui ne doit tromper personne.

La lutte s'étendit aux partis catholiques, coupables d'avoir favorisé le « régime de Weimar » et qui tenaient beaucoup d'administrations publiques dans les régions du Sud et de l'Ouest. Des coups de main de bandes de « nazis » renversèrent, comme châteaux de cartes, les gouvernements des Etats et les bourgmestres des grandes villes. Partout, ils installèrent des hommes à leur dévotion, qualifiés de « commissaires ».

Le 21 mars, jour choisi pour l'ouverture du Reichstag, le parti national-socialiste put célébrer son apothéose. Il tenait vraiment en mains tous les organes du pouvoir dans le pays. Le Reichstag vota sur-le-champ, à une majorité écrasante, une loi octroyant des pouvoirs dictatoriaux au gouvernement. Les nationaux allemands étaient devenus des auxiliaires empressés et superflus. Les « chemises brunes » régnaient dans le Reich entier. La population semblait emportée dans un délire d'espoir. Le « troisième Empire » avait instauré, établi et affermi sa puissance presque sans coup férir.

TECHNIQUE DU COUP D'ÉTAT

J'ai dit un mot du caractère pseudo-démocratique du mouvement national-socialiste. Certes, il a travaillé à rallier le suffrage du plus grand nombre possible d'électeurs et il a tendu à conquérir des majorités parlementaires. Mais ce n'est pas lui qui a choisi ce terrain de combat : il lui a été imposé par les règles de l'ordre établi, auxquelles il n'était pas en mesure d'attenter par la violence, la police et l'armée étant aux mains de ses adversaires politiques. Au contraire, il a toujours prôné la vertu de l'autorité et estimé qu'il fallait remettre à des « chefs » la conduite des affaires publiques. Il ne voulait s'emparer de la démocratie que pour la détruire. Foncièrement hostile à son esprit et à ses méthodes, il a eu bien plutôt recours à une véritable démagogie, c'est-à-dire à l'excitation

de masses amorphes. Dans ce domaine, le mouvement national-socialiste n'a pas trouvé son pareil. Il s'est entendu comme personne à toucher, à remuer, à surexciter, à rallier des masses immenses. Sa propagande a fait appel aux moyens les plus élémentaires et à la technique la plus perfectionnée. Des nuées d'orateurs ont fanatisé le pays pendant trois ans, lui prêchant une parole réduite, suivant la formule du chef de la propagande du parti, Joseph Goebbels, à une expression intelligible par le cerveau le plus borné et à quelques arguments sonores et bien frappés. A côté de ces prêches, le parti recourait à l'avion, au haut-parleur, à la presse pour imprimer à sa propagande une rapidité, une uniformité et une extension aussi complètes que possible.

En même temps, il forgeait l'instrument qui devait lui permettre un jour de mener le combat décisif : ses divisions d'assaut (*Sturm-ableitungen*). Ces formations, établies sur le modèle de la Reichswehr, tout en étant dépourvues d'armes, sont composées de jeunes hommes, vêtus d'uniformes (la chemise brune), encadrés, disciplinés, entraînés. Elles constituent une arme puissante aux mains des dirigeants du parti. Pendant tout un temps, la police de presque tous les Etats allemands leur interdit le port de l'uniforme. Au cours des années de bataille électorale, cette milice épuisa sa combativité en d'innombrables rixes contre les organisations similaires des communistes et des socialistes : des centaines de morts, des milliers de blessés restèrent sur le carreau. Au moment du combat décisif, elle était à pied d'œuvre pour l'assaut final. Le jour même des élections triomphales du 4 mars, les divisions d'assaut entreprirent la conquête directe du pouvoir. Des instructions comminatoires du Commissaire du Reich pour le Ministère prussien de l'Intérieur, Göring, avaient fait comprendre à la police régulière que jamais les troubles n'étaient provoqués par les divisions d'assaut et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu de réprimer leur activité. Bien plus, par son ordonnance du 22 février, il prescrivit d'enrôler des hommes des divisions d'assaut comme auxiliaires de la police. Ces confusions devaient fatalement paralyser l'action répressive des pouvoirs publics.

Les divisions d'assaut, partiellement armées par les polices locales, pénétrèrent dans le siège du gouvernement des Etats, dans les hôtels de ville; elles hissèrent partout leur fanion à croix gammée, elles exigèrent la destitution des ministres et des bourgmestres. Simultanément, sous prétexte que l'ordre public était troublé, le gouvernement du Reich nommait partout des commissaires choisis dans son parti, pour remplacer les fonctionnaires chassés de leurs emplois. Cette collaboration de la violence ouverte et de la légalité hypocrite est une trouvaille : elle fonctionne partout avec une méthode irréprochable, les deux éléments s'emboîtent exactement l'un dans l'autre. Cette période de violence contre les pouvoirs publics connut aussi quelques sévices contre des particuliers, pacifistes, marxistes, étrangers, juifs surtout, qui n'étaient pas inutiles pour inspirer une saine terreur à la population et ouvrir une soupape à la vindicte des partisans exacerbés. Au demeurant, ces excès furent moindres que dans les révolutions analogues, et comme le disait Göring lui-même, on n'eut pas plus de morts à déplorer en moyenne pendant la révolution que dans une période électorale normale.

L'EMPRISE INTÉGRALE

Une des caractéristiques de cette révolution fut l'absence complète de résistance des adversaires. Les socialistes prussiens, qui ne manquaient cependant pas de combativité, les ministres bavaïens qui déclaraient qu'ils feraient arrêter à la frontière le Commissaire du Reich, les syndicats ouvrier qui disposaient de la menace de la grève générale, les catholiques unis et influents, les terribles communistes eux-mêmes, tout le monde se tint coi,

Ce phénomène déconcertant appelle plusieurs explications : d'abord la passivité, la discipline du peuple, habitué à se conformer depuis toujours aux injonctions du pouvoir; ensuite, la vague de fond dans l'opinion que révéla l'élection du 5 mars; puis la décision et la violence des chefs. Mais la raison décisive fut que tous les adversaires se rendaient exactement compte de l'inutilité de toute résistance, parce que la force publique et surtout l'armée, arbitre suprême, étaient aux mains du Gouvernement de Berlin. Les prétoriens immobiles ont permis l'avènement du nouveau César. L'opposition privée d'organes n'a pas pu se manifester. Cependant, après un certain flottement, on a constaté un ralliement rapide et général, qui n'était pas seulement dû à la crainte et au désir de se ranger parmi les vainqueurs, mais également à la confiance dans un régime aussi volontaire et aussi heureux.

A l'instar de ce qui s'est passé en Italie et en Russie par exemple, on peut assister en ce moment en Allemagne à la conquête du pays par un parti, c'est-à-dire par un groupe compact et discipliné, encore que son programme ne soit pas très exactement défini. Il a commencé par placer tous ses hommes de confiance aux postes de commandement des pouvoirs publics, il a supprimé tous ses adversaires, il a exigé la totalité du pouvoir et s'est fait octroyer une dictature absolue, il veut confondre enfin ses organisations, ses méthodes, son esprit, sa doctrine avec les éléments correspondants de l'Etat. Un ministère de propagande se chargera de façonner les cerveaux à la guise du parti; ses conceptions prendront forme de lois, ses formations d'assaut seront embrigadées dans les milices régulières, ses idéaux deviendront ceux de la nation.

Quel est cet idéal? Il est à la fois social et national, comme l'exprime le nom du parti. Il est strictement nationaliste, en ce sens qu'il veut que la nation reprenne conscience d'elle-même, de sa grandeur, de sa tradition, de son destin. Il s'oppose donc à l'opprobre, à l'abjection, à l'esclavage, sous lesquels, paraît-il, le peuple allemand gémit depuis le traité de Versailles. Il est social, mais à sa manière; il veut remédier à la misère, dont les Allemands se croient, et eux seuls, écrasés. Il veut mettre fin à la lutte des classes et à l'impuissante démocratie en reconstituant les cadres nationaux solidaires, unifiés, hiérarchisés et soumis à une ferme autorité, conformément aux besoins et au génie du peuple allemand. On conçoit aisément que ce double programme devait jouir d'une vogue extraordinaire, car il répondait aux aspirations de masses ruinées par un appauvrissement qui décomposait petit à petit tous les cadres sociaux et humiliées par un sentiment d'infériorité, issu de la défaite et de ses conséquences politiques. Il lui valut aussi l'assentiment de tous les milieux conservateurs qui attribuent à la décomposition de la nation sa faiblesse politique. En particulier, la croisade contre le communisme, présentée comme une œuvre de salut, non seulement national, mais mondial, lui rallia de nombreux suffrages. Ceux-ci leur vinrent aussi de tous les milieux patriotes qui mettent tous leurs espoirs dans le relèvement de la grandeur de leur pays. La nationalisme le plus intégral est restauré en Allemagne.

Il vaut la peine de s'arrêter un moment à la question de savoir pourquoi le régime démocratique a abouti en Allemagne à un fiasco aussi lamentable. On peut donner à ce phénomène des explications générales : l'inaptitude de l'Allemand à se gouverner lui-même, sa passivité, son besoin d'autorité et de direction, son manque de maturité politique. Et certes, toutes ces raisons sont valables encore que les Allemands aient dans le cours de l'histoire donné des exemples illustres de démocraties citadines dans les villes libres et hanséatiques du Saint-Empire. La raison capitale gît dans les circonstances de la naissance de la démocratie allemande. D'abord, elle fut imposée par l'étranger, et même l'ennemi, le président Wilson ayant déclaré qu'il menait la guerre contre les régimes impériaux. Puis, aussitôt constituée, elle dut entériner les résultats

de la défaite et en supporter les conséquences. Une légende tenace, qui a cours en Allemagne, veut que la trahison des révolutionnaires de novembre 1918 soit la cause de la débâcle des armées allemandes, qui auraient été soi-disant en mesure de tenir victorieusement tête à l'envahisseur. Cette légende a le double effet de sauver la gloire de l'armée invaincue et de ternir l'aurore du régime nouveau, entaché du reproche d'avoir livré le pays à l'ennemi. Jamais la démocratie allemande n'a pu se laver complètement de cette réprobation aux yeux du peuple. Elle ne réussit pas à convertir, à se rallier les milieux patriotiques et bourgeois, sans parler des réactionnaires et des militaires, qui virent toujours en elle la création des prolétaires et des soldats révoltés de novembre. Les nationaux-socialistes exploitèrent sans vergogne ces reproches. L'accusation d'infamie porte aujourd'hui ses fruits : un sursaut de passion nationale, en balayant la démocratie, espère et croit faire disparaître en même temps la honte de la défaite. Dans la plupart des esprits allemands, République et Traité de Versailles sont indissolublement liés, de même que leur espérance associe la résurrection de la gloire nationale avec le rétablissement du régime ancien ou l'instauration d'un empire nouveau.

PSYCHOLOGIE DU MOUVEMENT

Le mouvement national-socialiste allemand a un caractère purement empirique, c'est-à-dire qu'il est né de certains états de fait, qu'il s'est nourri d'innombrables situations particulières, et que, en fin de compte, il s'établit lui-même comme un fait suprême et total. Cela signifie qu'il ne se soucie nullement de ces superstructures que nous édifions sur nos actes et qui ont nom : théorie, doctrine, ordre, légalité. Il a pour point de départ le mécontentement contre certain ordre de choses, que ce soit dans le domaine économique, social ou politique. Des gens appauvris, ruinés, déclassés, vaincus et opprimés — ou qui se croyaient tels — ont comparé leurs situations, les ont conjuguées, additionnées. Sous l'influence croissante de certains facteurs : la crise économique et la sujétion, résultat de la défaite, ces situations particulières identiques se sont tellement multipliées qu'elles sont devenues le fait général.

Ces états de fait ont provoqué uniformément des réactions sentimentales analogues : la colère, l'envie, la jalousie, la rancune. Tous ces sentiments accumulés par d'innombrables expériences personnelles se sont grossis comme un torrent, sous la forme de la fureur populaire, de l'exaltation nationale et du sentiment de solidarité de la masse.

Il est vrai que, depuis le début, le mouvement a toujours tenté d'élaborer une doctrine. Il s'efforçait de répondre ainsi au besoin de pédantisme et d'abstraction de l'esprit allemand. Jamais cette doctrine n'a pu s'élever au delà d'une généralisation arbitraire de certains faits et situations qui formaient la base empirique du mouvement. Lorsque le mouvement s'est étendu à toutes les manifestations d'une vie sociale hyperorganisée, les théories ne furent plus que le ridicule balbutiement de primaires et se figèrent en quelques formules confuses d'un creux verbalisme, propres tout au plus à éberluer les foules. Cette « doctrine », qui était un sacrifice consenti à certaines habitudes mentales vénérables, était d'ailleurs superflue, car le national-socialisme est absolument aspiré, anti-intellectuel. La raison, comme l'intelligence, ne joue aucun rôle ni dans son origine, ni dans son développement. Vouloir essayer de le « comprendre », de le « critiquer », de le « juger », d'après des normes et des critères intellectuels est purement absurde, car il leur échappe complètement, et il se développe sur un plan tout différent.

Cette parenthèse fermée, revenons à la logique propre du mouvement. Issu d'une réaction sentimentale devant un ordre de fait, il devait chercher une issue dans l'action. Il multiplia donc l'activité, les marques de la solidarité, de l'affirmation, de la propagande sous toutes ses formes : marches, assemblées publiques, formation d'associations, etc. En même temps, il entretenait sa propre sentimentalité. Il faut lui rendre cette justice qu'il essaya de surmonter la rancœur qui était à son origine par la prédication de vertus telles que la solidarité, la discipline, l'altruisme, la subordination à l'intérêt commun. Ces vertus furent recommandées et pratiquées pendant la période d'épreuves et de combat. Lorsque le but fut atteint, c'est-à-dire lorsque le parti se fut emparé du pouvoir, il se produisit naturellement un épandage de passions longtemps nourries et contenues. Elles prirent un caractère de violence dont on ne peut s'étonner que si l'on ignore la fureur des passions politiques et la rudesse de l'Allemand. Désormais, il n'y avait plus de digne à une activité dévorante : avec une rapidité et une vigueur singulières, elle s'étendit à tous les domaines de la vie et de l'organisation publique. Il est normal aussi que cette activité ait un caractère purement pragmatique, et, quoique ses chefs prétendent la conduire selon un plan préconçu, elle va aux réalisations immédiates et aux résultats tangibles.

* * *

Cependant, on ne comprendrait rien au national-socialisme si l'on méconnaissait son caractère « religieux » qui couronne et amalgame son caractère sentimental et pragmatique. Hitler, qui est un simple, un convaincu et un crédule, a réussi à faire passer dans la masse sa foi, la foi qu'il a en lui-même, en son destin, dans le destin de son pays et de son peuple. Cette transfusion de la foi est un phénomène qui résulte d'une propagande habile, mais aussi d'un magnétisme direct et irrationnel, opéré par la vertu du verbe. Le champ était préparé : l'Allemand est un sentimental crédule. Il a besoin d'un guide dont l'autorité lui dicte sa conduite. Il a adopté Hitler comme guide et bientôt l'a élevé à une dignité transcendante ; il a foi en lui, il croit en lui, comme à un prophète, un Messie, un Sauveur. Sa foi est indestructible, elle est contagieuse, elle est envahissante comme une marée, irrésistible comme un torrent. Dans ce pays de sectateurs et de mystiques, Hitler, le voyant, le prophète, le thaumaturge s'est levé, sur un peuple de désespérés, de miséreux, d'exaltés ; il a répandu sur eux la bonne parole, et comme ses congénères anabaptistes, hussites, cathares, iconoclastes, il a tonné contre la corruption du monde, tout en promettant à ses fidèles le royaume de Dieu sur la terre. Sur la base d'une foi vive et agissante, l'hitlérisme établira ses dogmes, ses saints, ses rites, son culte, son sacerdoce et sa solide puissance.

A la lumière de ces considérations, le succès du mouvement s'explique facilement : il est né de situations de fait uniformes et généralisées ; il s'est développé dans une atmosphère sentimentale et active, singulièrement propice ; il s'est sublimé dans une foi transcendante. Ces considérations nous aideront également à comprendre certaines de ses activités, de ses passions et de ses théories et les rapports qui relient ces trois catégories de phénomènes.

CAPITALISME

Prenons comme point de départ un fait très général du domaine économique : l'Allemand est écrasé de dettes. Ce n'est pas le lieu d'expliquer ici par quel concours de facteurs financiers et psychologiques la grande majorité des Allemands a été réduite à cette fâcheuse situation. Bornons-nous à constater qu'ils en estiment le faix intolérable (et il l'est souvent dans la situation économique

actuelle) et que, par un travers trop humain, ils concluent de l'insupportable à l'injustifié. D'autant plus que l'Allemand est travailleur, qu'il a généralement emprunté pour accroître son industrie et que, malgré tous ses efforts, il est acculé à la ruine. Or, la plupart sont persuadés que les capitaux qu'ils doivent rembourser appartiennent à des juifs ou à des étrangers. Cette opinion est évidemment due à une illusion d'optique : dans l'énorme masse des capitaux investis en Allemagne, seule une fraction minime appartient à ces deux catégories de possédants. Mais on peut comprendre cette double illusion par le fait que le petit appoint de capital roulant dont toutes les entreprises immobilisées avaient un besoin urgent leur était presque toujours fourni, et à des conditions assez onéreuses, par ces deux types de prêteurs. L'Allemagne du lendemain de la guerre et de l'inflation était un pays pauvre en capitaux, du moins par rapport aux besoins de sa structure industrielle. On sait comment l'étranger — Suisses, Hollandais, Anglais, Américains surtout — pourvut à cette pénurie — et ce qui lui en coûtait aujourd'hui. D'autre part, l'Allemand, en quête d'argent rencontre partout le juif, par tradition loueur d'espèces sonnantes, trafiquant de crédits, usurier ou banquier. L'emprunteur croit volontiers que l'argent prêté appartient au prêteur, ce qui n'est que rarement vrai. D'ailleurs, les juifs sont plus aisés, souvent plus opulents, que la moyenne des Allemands : ils excitent leur jalousie et s'attirent facilement le reproche, du fait de leur commerce apparemment aisé, de vivre aux dépens du peuple comme des sangsues. Nous voyons donc depuis l'origine comment un fait économique a donné naissance, par voie de réaction sentimentale, à deux courants généraux : l'antisémitisme et la xénophobie.

MARXISME

Dans le domaine social se poursuit un processus analogue. La ruine des entreprises provoque un appauvrissement croissant, réduisant graduellement au rang de prolétaires des couches toujours plus larges de la population. Or, le prolétaire, c'est l'homme qui vend sa peine, mais c'est aussi l'homme qui est embrigadé dans les syndicats du parti socialiste, quand il n'est pas déchu dans la catégorie du « prolétariat en loques » des communistes. Cette déchéance, il faut y échapper à tout prix, et si la ruine matérielle est inexorable, du moins faut-il éviter la compromission sociale avec des gueux sans tradition, sans préjugés et sans patrie. Or, il se fait qu'en Allemagne il existe une conjonction entre le prolétariat et les juifs. C'est un juif, Karl Marx, qui a inventé la doctrine, qui lui a donné une base scientifique. Ce sont les juifs Bernstein et Kautsky, ses disciples, qui l'ont développée. Ce sont des juifs qui ont pris, un peu partout, la tête du mouvement ouvrier, qui lui ont fourni les cadres qui lui manquaient ; ce sont eux qui au moment de l'accession au pouvoir du prolétariat en 1918 ont occupé, en nombre excessif par rapport à leur importance numérique, les emplois publics en Allemagne, que la révolution avait fait échoir aux ouvriers. Cette conjonction entre juifs et prolétaires n'est d'ailleurs pas un hasard. Le juif n'est pas instinctivement attaché aux cadres sociaux des nations où il s'incruste ; son esprit inquiet en fait facilement un perturbateur ; bref, il est un ferment de dissolution. Il est certain également qu'il n'éprouve pas les réflexes nationaux avec la même intensité que les autochtones. On l'accuse aussi d'être le protagoniste d'un matérialisme égoïste. Sur ce plan social, le juif, inventeur du marxisme, est l'ennemi.

PACIFISME

Nous voici arrivés insensiblement, toujours par le truchement du juif, à un troisième plan : le domaine politique. A l'intérieur, par sa richesse et son intelligence, il a pris une place excessive

dans les pouvoirs publics. Pour mieux saper les principes d'autorité, d'hierarchie, de solidarité, qui sont l'essence de la conscience publique allemande, ils ont, de plus, disent les Allemands, introduit dans la vie publique une démocratie de marque étrangère, qui a dissocié, paralysé, corrompu le peuple. On considère le juif comme un corps étranger, un parasite monstrueux, qui répand des doctrines subversives, débilatantes et destructives — et qui livre le pays à l'étranger. Il a des congénères dans toutes les nations — et toutes les nations lui sont également proches et lointaines. Sous un certain angle, il est un agent de liaison. Mais pour qui estime que son peuple a à pâtir de l'étranger, il est un dangereux internationaliste. Précisément, l'étranger, c'est pour la plupart des Allemands le vainqueur abhorré, qui maintient la nation en esclavage et la pression de ses tributs. La xénophobie trouve ici un nouvel aliment. La soumission aux injonctions de l'étranger, qui hérissé l'orgueil national, est honni sous le nom d'internationalisme pacifiste. Le capitalisme, le socialisme et le pacifisme sont ressentis et représentés comme des poisons étrangers ou distillés par ces étrangers du dedans qui sont les israélites. On comprend, dès lors, qu'un des mots d'ordre du parti soit : « l'antisémitisme est la base sentimentale de notre mouvement ».

DOCTRINE

Sur ces bases empiriques et sentimentales le national-socialisme a essayé d'élaborer une doctrine. Il n'est pas nécessaire de s'y arrêter beaucoup car, ou bien elle se réduit en formules enfantines destinées à la conversion des masses ou bien elle se perd dans les nuages, et d'ailleurs elle n'aura pas beaucoup d'influence sur les événements. En matière économique, elle se résume en un mot : « Brisons l'intérêt de l'argent ». C'est vite dit, mais par quoi le remplacer ? La doctrine paraît assez anticapitaliste et elle s'insurge contre la concentration des capitaux, constatation marxiste dont elle fait un phénomène répréhensible. Le grand capitalisme livre, paraît-il, l'Allemagne aux juifs et à l'étranger par le paiement des intérêts des emprunts (et jadis des Réparations). La critique que lui adresse le parti est aussi fragile que toutes celles qui s'attaquent à ce phénomène de l'évolution universelle. Le retour à l'économie artisanale du moyen âge, prôné par les romantiques du parti, est vraiment bien chimérique !

Au socialisme international et marxiste le parti oppose son socialisme national et moral. Il ne veut pas dissocier l'organisation sociale des cadres de la communauté nationale et il veut l'élever au-dessus de la poursuite de l'intérêt matériel, en lui proposant un but altruiste : « L'intérêt général prime l'intérêt particulier ». L'élaboration de la doctrine sociale du parti n'a jamais dépassé l'exégèse de cette devise.

La doctrine politique est naturellement empreinte de nationalisme. D'abord par l'affirmation, le culte du caractère national, qui a pris une singulière nuance physiologique en se basant sur le fait génésique de la « race ». La « race » est le critère de l'excellent et du détestable. La « race » doit être pure, elle doit être souveraine. Il faut donc autant que possible l'épurer de l'immixtion étrangère, c'est-à-dire juive, et la libérer de la domination extérieure, c'est-à-dire du Traité de Versailles.

LE « TROISIÈME EMPIRE »

Ces doctrines valent tout au plus comme un essai de justification vis-à-vis de la conscience allemande, comme une indication de la conduite future. Dans un mouvement aussi empirique et pragmatique la théorie compte pour fort peu. Le mouvement, l'action sont par contre essentiels.

Que voyons-nous jusqu'à présent, après un mois de règne du « troisième Empire » ? Le capitalisme est-il aboli ? Non, on s'est

borné à quelques mesures de détail en matière économique, dans le sens protectionniste. On parle de relever quelques droits de douane pour protéger les produits nationaux, d'établir des impôts compensateurs spéciaux sur les grandes entreprises, spécialement sur les grands magasins (qui sont tous des entreprises israélites), d'élargir la politique de crédit de l'institut d'émission pour financer les travaux qui doivent remédier au chômage. Ce programme n'est pas d'un caractère bien révolutionnaire, ni d'une efficacité bien décisive.

L'appauvrissement et la prolétarianisation, qui en dérivent, sont-ils enrayés? Pas davantage, quoique la courbe de la « conjoncture » ne s'abaisse plus — et c'est peut-être la grande chance d'Hitler, que son avènement corresponde avec le relèvement économique. L'antisémitisme s'est manifesté par de nombreux « pogromes » à la manière traditionnelle et par un boycottage en règle sous prétexte de lutter contre la campagne d'atrocités de l'étranger.

L'activité la plus claire du parti s'est exercée dans la prise du pouvoir, ce qu'il ne faut pas entendre par l'occupation de deux ou trois sièges dans le sein du Cabinet. Prendre le pouvoir dans la technique d'un parti politique moderne, c'est d'abord installer ses partisans dans toutes les fonctions publiques, du haut en bas de l'échelle, après en avoir expulsé les occupants. On sait comment l'opération fut conduite de main de maître par les « nazis » : Ils tiennent aujourd'hui tous les postes, toutes les avenues du pouvoir politique en Allemagne. Qu'ils se soient servis dans ce but de procédés d'une correction, d'une régularité douteuses, peu importe à leur point de vue. La légalité n'est, à leurs yeux, que la consécration, la pétrification du succès de l'acte. Ils n'ont cure de la légalité des adversaires; l'opération faite, ils lui substitueront la leur. Qu'ils ne soient pas très sélectifs dans le choix des méthodes et des arguments, que l'on charge des agents provocateurs hypothétiques des méfaits que l'on a soi-même « provoqués », qu'importe encore? La fin justifie les moyens. Or, la fin est pour eux noble, légitime, patriotique et tous les moyens sont bons contre les adversaires qu'ils exècrant et méprisent. Tout comme son idéologie, chaque parti se crée sa morale.

A part cette « épuration » de l'administration publique, Hitler n'a fait autre chose que de demander qu'on lui fasse confiance pendant quatre ans. Le Reichstag où domine son parti, l'a suivi dans cette voie en lui votant des pouvoirs exceptionnels pour ce laps de temps. On peut être certain qu'il s'en servira pour accroître sa puissance; on ignore, par contre, tout à fait le programme qu'il appliquera.

Il est vrai que la « révolution nationale » a produit un résultat immense et qui marquera profondément dans l'histoire, elle a définitivement unifié l'Allemagne en supprimant les autonomismes politiques et les particularismes d'opinion. Mais il est très remarquable que ce résultat ne faisait pas partie du programme et est beaucoup moins la suite d'un plan préconçu que l'effet d'un vaste mouvement spontané. Encore une fois, l'action déborde toutes les intentions; elle crée sous son obscure impulsion des faits d'une importance capitale. Le torrent n'est que lancé; où s'arrêtera-t-il? Il n'a pas encore battu les digues extérieures. En tous domaines, nous nous trouvons devant de redoutables inconnues : quelle sera la structure sociale du pays, son armature administrative, sa politique extérieure? La révolution l'a laissé à l'état fluide et mou. Les théories ne permettent pas d'augurer de son évolution. On ne pourrait déduire l'avenir que de considérations sur l'évolution des révolutions, jointes à un examen des caractères permanents de l'Allemagne. Mais c'est là jeu d'augure et de devin, que la précipitation des événements vient à chaque moment prévenir et déjouer.

POLITES.

La Chambre des Saints...⁽¹⁾

La Chambre des Saints...

On pourrait croire qu'il y a sous ce titre une sorte d'intention poétique, une mystérieuse image, bien mise en saillie pour piquer la curiosité du passant. Il n'en est rien. Si le titre est beau, s'il « chante » à souhait, il est aussi très simple et très loyal. Ce n'est pas un de ces titres voyants, tout en littérature, qui valent ou souvent dépassent le livre par eux dénoncé, et qui appellent à l'acquiescer, d'indiscrète mais agréable façon, le lecteur. Il s'agit de la Chambre des Saints, au sens propre, direct et concret de ces mots — et de la Chambre des Saints à Rome. Il s'agit de ces chambres même où vécurent les Saints et où l'on trouve, en toute son humble et poignante réalité, le saisissant contraste de ce que, depuis le Dieu fait homme, les plus lointains reflets des êtres associés par Lui à sa vie peuvent apporter en ce monde de présences agissantes et sacrées.

La Chambre des Saints nous fournit, d'un coup, la transition tragiquement misérable, et par là d'autant plus significative, qui s'est établie entre le surnaturel le plus relevé, le plus net, et les plus proches, et les plus intimes détails de la vie domestique, dépouillés même de ce qui, en cette vie, par le mouvement laborieux des jours, pouvait les ennoblir.

La Chambre des Saints a ainsi plusieurs caractères : celui d'une antichambre du Ciel, et, sans que rien ne vienne y démentir ni l'antichambre ni le Ciel, d'une antichambre de piètre apparence, faite pour l'attente morfondue ou le travail ingrat. — Les antichambres n'ont rien de commun on le sait, comme décor, avec les appartements de réception, mais elles seules peuvent conduire jusqu'à eux, et l'on y traîne parfois des heures de bien lourde attente. Une porte seulement nous y sépare du reste du logis, mais elle cache tout. Une clef et un tour de clef suffisent à ouvrir cette porte, mais on ne soupçonne rien de la splendeur qui, si elle peut commencer dès l'autre côté du battant, exige pour s'avérer à l'œil la clef et le geste. La Chambre des Saints est de ces antichambres, elle en conserve l'aspect particulier, accru encore par tout le désarroi de sa désaffectation.

La Chambre des Saints acquiert aussi, avec la vénération de la postérité, un caractère paradoxal d'arrière-boutique de la Terre, où l'on se montre soucieux de tout ramasser, de tout garder, jusqu'au plus pitoyable brin de souvenir vécu, jusqu'à ce qui semblerait le plus fait pour être jeté dehors.

Et les deux aspects doivent être accusés, soulignés. De l'exaspération même de leur discordance naît l'enseignement utile, se précise toujours mieux le sens de la grâce, miracle quotidien fleurissant au cœur de nos plus ridicules conditions d'existence.

On l'a bien souvent gâtée par l'ornement posthume et la richesse d'un décor plaqué, cette pauvre Chambre des Saints, mais, comme l'auteur le montre si bien, il lui reste presque toujours une trace de son humanité authentique et vulgaire. Et le raccord mal fait des deux éléments rend parfois plus apparente la leçon. Car ce qui demeure de plus précis et de plus précieux, à côté des pompeuses surcharges de tous les temps, ce ne sont pas même les restes les plus nobles d'une vie qui fut pénétrée, dans l'être et dans le faire, de l'action divine; ce sont, à une étrange place, les détrit

(1) Nous devons à l'amabilité des éditeurs, MM. Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, la primeur de cette préface à l'œuvre posthume du délicat écrivain qu'était Edmond Joly. Le volume paraîtra bientôt et intéressera tout particulièrement les pèlerins de Rome.

et les déchets. Ce ne sont pas les restes de ce cadavre qui n'était plus un corps, ni les miettes de ce cadavre, ni la poussière de ce qui fut cadavre — ceci a droit à l'église et va jusque sur les autels — c'est encore d'au-dessous et de plus loin que se reprennent les choses pour nous montrer la force et la trace de Dieu dans le plus fade des néants. Les objets qui ont servi et touché, linge, vieux habits, savates éculées, choses indignes, dédaignées, — et soudain rehaussées, revêtues de vertus comme d'honneur. L'intervalle, je le répète, se prononce au-dessous, pour mieux montrer le fait fait au-dessus. Et c'est comme une poubelle sacrée où l'humanité chiffonnée vient pieusement faire une rafle de grâces, plus probantes peut-être là que partout ailleurs. La poubelle... et au lieu d'être sur le trottoir, elle est à juste titre à la place d'honneur, sur la table, l'étagère, la cheminée de la pièce, au reliquaire...

Là aussi : transcendance et familiarité, comme dans toute l'économie de notre salut, et familiarité navrante de pauvres choses périmées...

De stercore erigens pauperem.

Celui qui signe la préface du présent livre le fait, entre autres motifs, pour remercier celui qui a écrit le livre, de l'avoir écrit, et de rendre ainsi, dans ces pages, plus palpable encore cette doctrine qui lui est chère, de la transcendance et de la familiarité se compénétrant l'une l'autre de si près, dans notre foi. — Mais il y a une autre raison : il a tenu à présenter aux lecteurs les pages si profondes et si émouvantes qu'on va lire, parce qu'il est, à un degré marqué, le « fils » de la Chambre des Saints à Rome ; que, dans l'histoire de son âme et de sa destinée, ces Chambres ont joué un rôle définitif ; qu'il a été de la chambre de saint Philippe de Néri — avant de se jeter aux pieds du prêtre inconnu qui devait le recevoir dans l'Eglise — à la chambre de saint Dominique, en laquelle il est devenu pour jamais l'enfant de cette Eglise. Et comme il sied aux mouvements voulus de Dieu — sans avoir cherché ces contacts, sans en avoir peut-être même, à la première heure, assez compris toute la portée et l'efficacité ; mais maintenant de jour en jour plus conscient de ce qui s'est opéré et de ce qu'il a compris, en de tels endroits, du bienheureux mélange qui forme le fond de toute vie chrétienne, dans le sillage des deux natures du Christ, — mélange encore plus violemment accusé après la morts des saints que durant leur vie, où il est déjà si impérieusement requis et si paradoxalement saisissant.

Si l'auteur qui a compris, aimé, décrit la Chambre des Saints a droit à la reconnaissance de ceux qui, à quelque degré que ce soit, en sont issus, son livre, qui, dans l'ordre spéculatif, pour la joie de l'esprit, unit en ces matières la profondeur des aperçus au charme de l'expression, la remarque ingénieuse à la juste vue d'ensemble, la notation toute en nuance subtile à l'emploi de la couleur tranchée, son livre, dis-je, a en outre une utilité immédiate, pratique, d'un intérêt actuel.

C'est un livre qui, sans être délibérément et principalement destiné à cette fin, est fait pour être un livre de pèlerin, je dirai même de touriste, et bientôt de touriste voué à être pèlerin, comme malgré lui, sur les traces de qui l'écrivit et le vécut. Nous avons pu voir, par expérience générale aussi bien que personnelle, le rôle virtuellement assigné, par leur nature même, à ce genre d'ouvrages.

Quel « Guide Bleu » vaut, pour visiter Assise ou la conque de Rieti, les pèlerinages franciscains de Joergensen ? Quelle « agence Cook » promène en ces lieux saints d'Italie, avec autant d'intelligence, de tact, de sens surmatériel ? La lacune existait davantage pour Rome. Elle se comble ici, sur un point déterminé, et l'un des plus attachants. — Celui qui la comble évoque plutôt Ruskin que Joergensen seulement. Mais un Ruskin qui serait plus attentif que méticuleux, plus dévot qu'esthète, et plus sainement, plus profondément catholique encore que dévot.

On trouvera dans ce petit livre, pour l'âme, pour l'itinéraire des pas, pour l'heureuse orientation des regards, ce qu'il faut pour mener en groupes nombreux et attendris les fidèles et les curieux dans ces maisons à la fois si vides et si hantées, si pauvrement garnies de débris sans nom et si riches de véritable vie.

Il semblerait assuré par là d'une utilisation excellente et soutenue, et d'une diffusion en rapport avec le précieux service qu'il peut rendre.

Habent sua fata libelli...

Il est à souhaiter que la destinée de ce livre soit de mener beaucoup de gens au seuil de la « Chambre des Saints » et peut-être, une fois là, avec la complicité des saints qui savent s'y prendre, au delà, très au delà...

VLADIMIR I. GHKA.

La Chambre des Saints à Rome⁽¹⁾

FRANÇOISE ROMAINE

Parmi les chambres saintes qui s'offrent à notre pèlerinage, nous considérerons comme deux fois sacrées et deux fois romaines celles qui rappellent les réactions des grandes âmes à l'influence de la Ville Eternelle pendant l'épreuve suprême de celle-ci, le grand schisme, présage de l'apostasie de la Réforme. Elles évoquent, ces demeures pathétiques, Française, la sainte « romaine » par excellence, qui vit la fin de la crise, Brigitte de Suède et Catherine de Sienne, qui toutes deux soutinrent la ville pendant l'éloignement du pape. Bossuet eût aimé faire ressortir la grande leçon d'humilité que donna la sagesse divine en se plaisant à compenser un mal surtout politique, un désordre surtout des dirigeants, par les expiations, sans doute, mais aussi par les conseils de ce qui semblait le plus étranger à la vie publique, des femmes, des contemplatives. Il y eut là comme une sorte de miracle historique. Ce radieux défi aux vanités tragiques d'alors fut expliqué par Dieu même dans une des révélations qu'il fit à sainte Catherine de Sienne. « Il y a en ce temps-ci, déclara un jour le Sauveur à la vierge dominicaine, un tel débordement d'orgueil, surtout parmi ceux qui se croient savants et sages, que ma justice s'impatiente... Pour confondre ces superbes, je doterai d'une intelligence et d'une prudence surhumaines des femmes ignorantes et faibles selon la nature. » Tant que dura l'épreuve du Saint-Siège, il y eut en effet de saintes femmes pour défendre la cause de Rome, pour s'offrir à Dieu comme ses victimes propitiatoires, au milieu de l'aberration générale. De cette aberration de tous, Rome, en tant que capitale du monde chrétien, souffrait plus spécialement. Elle avait rêvé, pour celui-ci, un idéal dont les artistes nous ont laissés d'immortelles figurations et dont, par une ironie étrange, s'inspirent encore aujourd'hui les plus généreuses utopies, celle, notamment, qui tend à la formation des Etats-Unis d'Europe et qui prépare ceux du monde civilisé. Un chef-d'œuvre de Dürer, qui se trouve au Musée de Vienne, traduit cet idéal politique du moyen âge. Tout en haut du ciel, le Père céleste, revêtu de la robe impériale, offre à l'adoration des anges et des hommes le divin roi Jésus, régnant au milieu de sa cour par le trône de la croix. Sur la terre pacifiée par le sublime exemple, c'est l'échelonnement des pouvoirs légitimes, avec la primauté du spirituel. A droite, donc, du Père, appa-

(1) Extraits du livre pour lequel Mgr Ghika écrivit la préface que l'on vient de lire.

rait le Souverain Pontife dominant la hiérarchie ecclésiastique. A gauche, l'empereur, la chape ailée de la double aigle, abrite les rois, les princes, les seigneurs, les chevaliers, les soldats, les sujets fidèles. Un peu à l'écart, le peintre, dont le visage reflète la rêverie dominatrice de l'artiste et du penseur, regarde et approuve l'étagement de sa composition.

La radieuse vision, qui pendant plusieurs siècles avait plané inaccessible au-dessus de la Ville et du monde, allait s'écrouler comme un vitrail visé par les projectiles d'inconscients joueurs de paume. Ce fut le désordre d'un idéal déchu et remplacé par des cupidités sans frein. La science elle-même, la scolastique, énermée par les complaisances des universités envers les trônes et le repli sur elle-même dans la subtilité, perdit sa force comme le sel de l'Écriture. La piété se retire du peuple chrétien déchiré par les guerres des chefs et se réfugia dans les âmes d'élite que Dieu se choisit au milieu de l'abaissement unanime. Le pape n'est plus à Rome et les défaillances du pontificat s'expliquent moins encore par la pression sur lui des rois rivaux que par son éloignement de la Ville sainte, où les âmes de Pierre et des saints martyrs l'environnaient d'une atmosphère lumineuse et victorieuse. Ainsi va mourir ce moyen âge dont certains souhaitent aujourd'hui le retour et qui avait trouvé, malgré tout, dans ses fraîcheurs d'âme et ses immortelles vérités, le seul remède à l'anarchie des vouloirs.

Quelle chose des angoisses de l'époque semble hanter encore cette église de Sainte-Françoise-Romaine, pourtant si douce parmi les débris du plus lointain jadis. Face au Palatin, au plus haut du Forum, entre celui-ci et le Colisée, elle domine le plus directement la Rome antique. Au-dessus des ruines géantes et écrasantes, son svelte clocher à carreaux de marbres multicolores, construit en 1216, se dresse avec un charme de fleur. Rien qui oppose mieux l'élan des édifices chrétiens à l'esprit dominateur du Colisée. Les couchants romains parent ce campanile d'or et de pourpre. Aussi est-ce au moment où les cloches sonnent l'*Ave Maria* qu'il faut se trouver ici, alors que l'ombre étreint les ruines d'en bas, ces fûts de colonnes si énormes qu'on n'a pas tenté encore de les redresser, ces arcades monstrueuses comme le palais dont elles abritaient le faste inhumain. Un peu de ces ténébreuses suggestions vous poursuit encore lorsque vous entrez dans l'église, haute, obscure aussi, mais où resplendit dans le formidable plafond d'or la plus douce Madone, première patronne du sanctuaire, avec l'image de sa grande servante Françoise. Du coup, l'ombre, dont le voisinage des ruines antiques rend d'abord le mysticisme un peu ambigu, ne tarde pas à s'illuminer pour vous des plus pures suavités chrétiennes. A notre première visite, l'odeur pénétrante des frézias d'été saturait l'atmosphère et rappelait le parfum céleste qui embauvra cette même église lorsqu'on y apporta le corps de la sainte, et aussi lorsqu'on retrouva ce corps dans le caveau que la Madone elle-même avait indiqué pour la sépulture de l'élue.

Conformément au mystère de son surnom, l'élue qu'honore ici l'art de Bernin, Françoise, entrée par son mariage dans l'illustre famille des Ponziani, incarne vraiment l'âme de Rome et résume en sa vie le destin de la ville livrée alors, par l'éloignement de Pierre, à tous les désordres et aux maux qui en découlent. Dans sa magistrale préface au grand ouvrage de M^{me} Berthem-Bontoux, Mgr Baudrillart rappelle « combien graves et douloureuses furent les conséquences de la victoire remportée par Philippe-le-Bel sur la papauté; quelles affreuses blessures furent portées au corps de l'Église, de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne ». Mais si le monde chrétien tout entier souffrait du deuil pontifical, combien en devait être éprouvée sa capitale mystique, Rome, où « les pierres mêmes semblaient pleurer l'absence du pape ». De fait, la ville reine, veuve du Souverain Pontife, connaissait

une détresse affreuse. Les récits contemporains, pour donner une idée de l'aspect qu'elle offre pendant ces jours néfastes, évoquent la désolation de Jérusalem pendant la captivité. Les loups hantaient le Campo Santo du Vatican et visitaient les maisons croulantes; les basiliques, les sanctuaires les plus sacrés étaient livrés à la ruine et à l'abandon; la famine et la peste décimaient une population chaque jour réduite par les querelles des factions, les invasions guerrières. C'est cette épreuve de la Ville sainte que remet sous nos yeux la vie de Françoise Romaine. Irrésistiblement attirée vers le cloître, il lui faut cependant, encore adolescente, accepter un époux pour obéir aux ordres de ses parents et tenir un des premiers rangs dans la société romaine. Mais deux des enfants qui lui naissent, et qu'elle adore, sont rappelés par le Seigneur; son mari, laissé pour mort dans un combat livré aux ennemis de l'Église, ne traîne plus qu'une vie languissante. La sainte se réfugia alors dans une piété qui lui entrouvre, dès cette vie, les portes du ciel, dans une charité qui la rend participante, non seulement aux angoisses de la terre, mais aux tortures de l'enfer lui-même. Double manière de confondre son destin avec celui de sa ville aimée, car dans Rome la légende infernale des anciens temples n'est pas moins riche que l'histoire toute céleste des sanctuaires du vrai Dieu. Rome coupable et sacrilège, Rome satanique offre un aspect d'horreur aussi instructif que le tableau des vertus de la capitale chrétienne. L'imagination populaire dramatise cette possession du mal dans les plus pittoresques récits: ne voit-elle pas le spectre de Néron hanter les alentours de la Piazza del Popolo, près d'un arbre assailli par les corbeaux? Pour Cellini, le Colisée s'emplit de légions infernales... Aussi les épisodes diaboliques vont-ils fournir à la vie de la sainte des récits qui dépassent en épouvante ces pages de M. Bernanos qui ont inopinément rendu à l'âme contemporaine le vertige de l'abîme noir. Comme le fait le prestigieux maquignon du romancier, des religieux, des passants, aussi des fantômes, voilent et manifestent tour à tour à Françoise l'action du mandit. L'assaut diabolique revêt toutes les formes du cauchemar, et l'élue se voit poursuivie, tantôt par des apparitions terrifiantes, monstres, nègres, loups, dogues hurlants ou insidieux, tantôt par des visions grotesques montrant des singes venant jouer avec ses livres de dévotion. Son palais devient un champ de bataille comme l'est alors l'Italie, une ville assiégée comme l'est alors sa capitale. Françoise est jetée en bas des escaliers, menacée, avec ses familiers, par des chutes de pierres, enlevée jusque sur les plus hautes terrasses et les toits, suspendue dans le vide. De même qu'il lui impose les aspects les plus répugnants de la matière, l'ennemi lui suggère toutes les hontes de l'esprit. A l'église, elle voit des démons apporter sur l'autel des engins sacrilèges de cette sorcellerie dont une recrudescence avait accompagné le renouveau païen. Dans le secret de sa retraite, ce sont d'incroyables raffinements du tentateur qui la flagelle avec des serpents morts dont la pourriture se déchire sur elle... Un jour est introduit dans sa cellule un cadavre déterré dont il l'obsède si bien, que l'odeur affreuse persiste longtemps, pour les visiteurs, aux vêtements de la sainte... Ainsi un sentiment d'horreur physique et morale confinant au supplice ne cesse de lui signifier ce péché dont Rome est la victime. Mais, autour de Françoise, le ciel n'est pas moins manifeste que l'enfer. Un ange qui l'instruit avec des duretés mystérieuses et qui lui assure les lumières d'en haut demeure spécialement commis à sa garde. Par un seul mouvement de sa chevelure aux flammes d'or, elle le voit dissiper les prestiges infernaux. Bientôt, du reste, la sainte arrive au plein du miracle, ce contrepois divin aux malheurs de la terre. Un des premiers, un des plus frappants aussi qui se réalisèrent à son profit fut pour lui conserver cette vie qu'attendait tant de souffrance, et alors même qu'elle en voyait seulement l'aurore. Elle n'était en effet mariée que depuis peu et n'avait pas quinze ans, lorsqu'une langueur inguérissable s'empara d'elle. Au fait, l'effort

de sa volonté pour obéir à l'autorité paternelle, l'arrachant au cloître et lui imposant le mariage, avait dépassé et épuisé ses forces; elle glissait au tombeau. Affolées, les familles des jeunes époux appelèrent auprès de la malade les meilleurs médecins de Rome; ceux-ci, ayant dû confesser leur impuissance à guérir le mal, songèrent aux remèdes magiques. Françoise repoussa ceux-ci avec une indignation telle, qu'il fallut respecter son vouloir. Alors ses proches la conjurèrent de prier elle-même pour sa guérison, manifestant dès lors le pressentiment qu'ils avaient de sa haute vertu. Elle obéit et guérit en effet. Mais la cause du mal, une vie contraire aux désirs de son cœur, demeurait, et ramena peu à peu l'épuisement qui, après de longs mois d'angoisse, la conduisit de nouveau aux bords de la tombe. Désespéré, le jeune mari de la sainte qui, comme tant d'autres de son époque, avait un vif attrait pour la magie, n'hésita plus et fit appeler une sorcière fameuse à Rome. Françoise avait reçu les derniers sacrements et s'absorbait dans la pensée de Dieu lorsque la magicienne fut introduite auprès d'elle. Avec ce sens de la divination qui caractérise les élus, la mourante se ranime pour chasser de son lit l'affidée de l'enfer. Epuisée par son effort, elle s'appliquait, dans la nuit, à méditer l'office du lendemain qui était celui de saint Alexis, lorsque celui-ci se trouva tout à coup devant elle, reconnaissable à un vêtement de pèlerin et transfiguré par la lumière éternelle. Alexis lui demande si elle désire être guérie... Françoise répond que la volonté de Dieu forme sa seule règle et le saint lui réplique qu'elle guérira, Dieu désirant qu'elle demeure en ce monde pour manifester sa gloire. En proférant ces paroles, Alexis étend sur elle le manteau de son pèlerinage, maintenant tout d'or céleste, et la malade se sent aussitôt ranimée. Au petit jour, avec sa pieuse amie Vanossa, sa belle-sœur, elle s'en va remercier le saint thaumaturge dans cette église de l'Aventin, où l'escaïer sous lequel vécut et mourut en mendiant l'héroïque ascète forme comme une chambre de Saint sublime et dérisoire. Nous y trouverons donc désormais, non seulement le souvenir de l'étrange pénitent, mais encore celui de Françoise, dont cette visite d'actions de grâces marque le début d'une nouvelle vie d'immolation. Pendant la période de son existence, que le miracle de saint Alexis semble inaugurer, les prodiges continuèrent de former le réconfort de la sainte dans la lutte contre les forces mauvaises. A l'exemple du divin Maître, elle multiplie, durant la famine et la peste, le blé de ses greniers et le vin de ses celliers. Sa famille, défiant d'abord, Rome tout entière bientôt, sont témoins de son pouvoir surhumain et joignent une admiration religieuse à ces inexplicables hostilités que l'aveuglement humain oppose toujours aux clartés trop vives, à la beauté des âmes trop pures. Afin qu'elle ne se scandalise, et que nous ne nous scandalisions avec elle, ni du crime triomphant à son heure fugace, ni des vertus écrasées sous l'épreuve, Françoise obtient, dans la lumière divine, cette vision des suprêmes justices que Dante chercha dans l'art seul. Si bien qu'avec le purgatoire de ses pénitences inouïes et le paradis de ses extases, la sainte compose, à son tour, comme une Divine Comédie. Le grand gibelin n'avait-il pas aussi exprimé, dans son poème, son deuil des épreuves de la patrie, et son rêve d'une Italie heureuse dans l'accord protecteur de la tiare et de l'aigle? Frappante rencontre du génie humain et des symbolisations de l'extase, autour du vertigineux mystère que sont les abîmes du mal et de son châtement.

Mais de tous les maux qui frappent les âmes et les corps, Françoise Romaine n'en déplore aucun davantage que l'éloignement de Rome du Vicaire de Jésus-Christ. Si la séparation des âmes d'avec Dieu est cause que le mal déchire le monde chrétien, l'exil du Pontife est cause que Rome est devenue la sentine de vice et de misère, où les démons s'ébattent parmi les criminels. Françoise ne recule ni devant les armes ni devant les épidémies pour secourir

un peuple qu'elle aime. Mais elle sait que sa charité doit forcément demeurer précaire, aussi longtemps que le pape est éloigné de Rome... Rome ne peut revivre, ni l'Eglise reflourir que par l'accord des clefs et du glaive, du Vatican et du Forum. Jusqu'au bout, elle demeure le symbole de la ville éprouvée et relevée. Un tableau radieux qui s'offre à elle durant ses visions résume son rôle. C'est l'apparition de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant divin et planant avec les apôtres, princes de l'Eglise, en protection au-dessus de Rome, tandis que ces paroles résonnent au cœur de la médiatrice: « Le Seigneur Très-Haut et miséricordieux, fléchi par les supplications de ses élus, a révoqué la sentence portée contre la ville coupable ». Le 9 mars, au jour de la fête de la sainte, c'est-à-dire selon la haute pensée de l'Eglise, à l'anniversaire de sa mort, le peuple de Rome, l'aristocratie comme la foule, se précipite vers les lieux qui peuvent lui rendre l'accueil de sa grande protectrice.

PHILIPPE DE NÉRI

Après saint Pierre, avec sainte Catherine de Sienne, l'Eglise a proclamé saint Philippe de Néri un des patrons de Rome; et cette décision ne fait pas que consacrer, comme pour la vierge dominicaine, un inoubliable bienfait accordé à la ville, mais l'apostolat de la plus longue vie constamment associée à celle de Rome, épousant l'existence de son peuple, l'âme de celui-ci ses goûts, son humeur, sa piété heureuse. Philippe de Néri incarne la sensibilité de Rome comme Ignace de Loyola incarne sa volonté. A l'égal de la foule romaine, le saint aime et veut la joie qui est la santé des âmes, l'atmosphère nécessaire à l'éclosion et à l'épanouissement du bien. La joie est la condition première de cette charité dont Jésus a dit que la loi se résume en elle; elle est l'attestation de sa présence. Là où l'on craint une atmosphère dangereuse, on garde des oiseaux en cage parce que, plus sensibles à la viciation de l'air, leur angoisse déclenche le péril. La joie est cet oiseau dont la défaillance avertit que l'air vital de la charité manque, que la haine va rendre le milieu irrespirable aux cœurs droits. François de Sales, dans sa France pourtant si réservée, déclarait qu'un saint triste est un triste saint. Alors, Philippe de Néri se veut joyeux avec l'âme populaire, pour la renouveler toute selon l'Évangile, pour lui conserver la lumière de cette divine présence qui rayonna sur les plaines de Galilée. « Soyez joyeux », répéta-t-il sans trêve, « soyez joyeux et ne péchez pas ». Ainsi nous livre-t-il la formule de la piété romaine qui s'enivre de gaité, de nature et d'art. C'est cette piété qui permet à ce peuple de rester fidèle à lui-même selon la loi de bonheur qui, dans la contre-Réforme, oppose le véritable esprit chrétien aux hérésies du désespoir ou à l'incrédulité pessimiste.

La plus haute expression de ce besoin de bonheur se trouve dans la doctrine du saint sur la prière. Il faut obliger Dieu à nous secourir, disait-il, et il se haussait de la sorte jusqu'au sens d'un des plus mystérieux symboles de l'Écriture, le combat d'Israël avec l'ange. La prière, en effet, est l'évasion suprême, la seule réaction utile et efficace contre le mal, le grand modificateur du destin. Dans la doctrine la plus haute qui fut jamais, Jésus lui donne une place unique. Écartant d'elle la magie des païens et le formalisme juif, il en fait non plus seulement un précepte cérémonial dont il faut s'acquitter à certains moments, selon certains rites, mais une sorte de nécessité de l'âme réglée par le continuel besoin. « Il importe de toujours prier et de ne jamais cesser de le faire. » — « Priez et vous serez exaucé; demandez et vous recevrez. » Ainsi, comme un sceptre royal que l'on mettrait dans la main des petits, le pouvoir divin semble accordé aux hommes par ces promesses. Un inlassable espoir vient par elles équilibrer l'inlassable douleur de vivre. Nul ne l'a mieux senti que

le peuple de la ville qui demeure la métropole de la sainteté.

Imaginons-nous un instant dans cette Rome de Philippe et mêlons-nous à cette foule dont la joie ressort surtout de la familiarité avec la prière et les miracles qu'elle obtient. Des chanteurs de complaintes racontent les prodiges que le saint opère et les montrent représentés dans ces tableaux naïfs qu'ils promènent avec eux. Parmi leurs histoires édifiantes revient surtout, avec une persistance émerveillée, le récit de la résurrection du jeune comte Paul Massimo. Chaque année, le 10 mars, jour anniversaire du miracle, le palais Massimo s'ouvre aux visiteurs qui y peuvent vénérer la chambre où il s'opéra, et qui se trouve être ainsi une des chambres les plus émouvantes de saint Philippe de Néri. Les laquais qui introduisent les fidèles portent toujours encore la livrée de la famille : culotte rouge, habit noir galonné d'argent, tout comme ceux qui, du temps du thaumaturge, s'enfuirent éperdus devant la résurrection de l'enfant.

Aux présents de la piété ajoutons les privilèges historiques de cette foule romaine vraiment favorisée entre toutes; son intimité avec le ciel le plus heureux du monde, dans « le pays où fleurit l'oranger »; toutes les exaltations dont devaient la marquer au cœur, avant même la possession sur son sol des églises chrétiennes et de la cour du prêtre-roi, la gloire des Césars, les triomphes et les jeux anciens. Formidable destin qui fait que le temple, le palais et la rue grouillante ne cessent plus dès lors de se pénétrer pour une fraternité éducatrice, pour un prestigieux cœur à cœur. Autrès du pontife universel accourent tous ceux qu'éprouve un sort extraordinaire, grands de la terre, hommes de génie, saints et criminels. Aussi le Romain, devant cet afflux d'humanité, se sent-il un devoir d'accueil, une bonne grâce de maître de maison. Il se réjouit des merveilles de Dieu dans les âmes et de la gloire de Rome qui les attire et les accomplit. C'est une douceur nouvelle ajoutée pour lui à celles de son ciel et de sa ville. Vraiment, la joyeuse rumeur des passants dans les rues de Rome, sous le vent du soir, compose pour l'humanité de précieuses heures. Autant qu'une volupté, la flânerie devient, dans ces rues, un besoin et un devoir pieux. Car le flâneur de la capitale du monde ne peut être qu'ascète ou artiste : disons mieux, il ne peut être que les deux à la fois. La féerie sacrée, dont il est en même temps le témoin et l'acteur, s'étend en effet de la liturgie divine à la pompe princière, des folies du carnaval à la plainte des hôpitaux... au silence des couvents et des tombes. Toutes les possibilités du destin et toutes les richesses de la pensée paraissent ainsi confondues dans cette humanité de choix dont Philippe, au temps d'Ignace, devient l'âme, dont il veut incarner le rire et les larmes, dont il accepte même, comme mortification préférée de son amour-propre, les railleries et le persiflage. S'il tient passionnément à ce que les membres de son institut restent des séculiers, c'est pour les laisser en contact permanent avec cette foule si chère à son cœur. Que sont les fameuses séances de l'Oratoire, sinon encore des attroupements de ce même peuple devant les autels, pour des entretiens, des chants, toujours selon le génie mystique et familier de la rue romaine?

Très jeune, alors qu'il venait de quitter Florence et une famille qui lui ouvrait des possibilités de fortune dans le négoce, Philippe songeait à évangéliser les Indes, lorsqu'un saint religieux, consulté sur sa vocation, l'arrêta par ces mots : « Vos Indes seront à Rome. » Ainsi la rue romaine, dont Philippe se savait l'apôtre par cette parole, devient son milieu favori et sa matière d'âme. Il s'y plonge, il y attend les conseils divins, il y trouve l'idée de sa congrégation qui semble faite uniquement pour la Ville Éternelle comme la « Compagnie » d'Ignace de Loyola semble faite pour le monde. Et l'on admire la manière dont les deux grands saints de la Renaissance catholique se partagèrent ainsi les termes de la bénédiction papale : *Urbi et Orbi*.

Ce n'est pas que d'autres apôtres, d'autres contemplatifs ne

se mêlent à ce peuple pour se mortifier par sa pauvreté, pour l'édifier par leur parole et par leur pénitence. Ignace lui-même avait été de ceux-là, comme aussi Matteo da Bascio, celui qui fut banni de Rome avec ses frères séraphiques et qui décida la réforme des capucins. Philippe de Néri, qui les domine tous par un cœur à cœur plus ardent avec la ville, put ainsi se lier avec l'étrange mystique Cacciaguerra, dont la renommée devança d'abord la sienne et qui, par un de ces jeux de la Providence, non moins secrète et admirable lorsqu'elle règle la gloire terrestre des élus que lorsqu'elle dispose l'ordre universel, est aujourd'hui presque oublié. L'exemple de sa vie vertigineuse sera-t-il proposé bientôt à des jours plus difficiles, à leurs périls nouveaux, à leurs séductions plus décevantes, ou est-il destiné à demeurer dans l'ombre de Dieu jusqu'au jour éternel?... Cacciaguerra était né à Sienne, ville spécialement vouée à la maternité divine et comme telle dotée d'âmes d'exception. Il appartenait à une grande famille de marchands qui l'envoya trop tôt à Palerme, où bientôt une richesse folle devait écraser sa jeunesse sous les voluptés et les dégoûts. Ses plaisirs étaient sans frein et il ne se montrait qu'entouré d'une garde étincelante. Une cour et un harem soumettaient la vie à sa luxure, comme à son orgueil. Pourtant, il conservait assez d'âme pour un grand amour, même pour des élans vers le bien : un souvenir constant de sa mère, de brusques et folles charités, des essais de conversion, chaque fois, hélas, suivis de rechute. Un jour que, selon sa coutume, il retournait ainsi à son péché, il entend derrière lui le pas lourd de Jésus succombant sous la croix, et qui l'appelle, et qui se plaint d'être par lui ramené à son calvaire. L'apparition se renouvelle en vain. Mais bientôt le Seigneur décide de briser les pièges qui enveloppent le pêcheur. La perte de ses vaisseaux le ruine, le fer de ses ennemis le défigure. Enlevé par des pirates, il ne leur échappe qu'à la suite d'un vœu. Une possédée raconte ses crimes en public. Converti enfin, il fait un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, puis revient à Palerme où, dans le cadre de son ancienne splendeur, il ne vit plus que par la pitié d'un de ses esclaves d'autrefois. Caché ensuite dans la solitude, il fait des prodiges, erre à travers l'Italie, rencontre un ermite qui l'envoie à Rome où il devient prêtre après avoir édifié, par ses prédications, cette foule romaine qui aimaient Ignace et saint Philippe. La Confrérie de la Charité, installée dans l'église de San Girolamo et dont le rôle demeure une des énigmes de l'histoire religieuse d'alors, reconnaît en lui un de ses animateurs. Sa mystique trouve une base céleste dans l'usage de la communion fréquente, qu'il défend avec une ardeur dont s'exaspèrent les rigoristes, mais qui fait de lui un des précurseurs du grand Pie X. Parmi ses rares écrits, une autobiographie spirituelle (dont le manuscrit, publié jadis, demeure à la bibliothèque romaine de l'Oratoire) garantit l'authenticité d'une histoire qui semblerait plutôt un poème imaginé pour réunir tous les paroxysmes de l'aventure.

* * *

C'est à l'église même de San Girolamo, où il connut et où il aime cet extraordinaire pénitent, que le nouvel apôtre de Rome allait affirmer son action. Comme on ne saurait faire rien pour le salut des autres sans développer une sainteté personnelle, Philippe de Néri commence par s'imposer toutes les disciplines du bien, surtout celles de la charité et de la prière. Il aimait à faire de pèlerinages nocturnes dans la campagne de Rome et passait des jours et des nuits en contemplation dans la catacombe de Saint-Sébastien, la seule encore accessible de son temps. Au milieu des morts bienheureux, il fut envahi par l'Esprit qui ranime toute chair : un globe de feu pénétra son cœur, comme dans une nouvelle Pentecôte. Ainsi, conformément aux lois de la spiritualité, la vocation de Philippe est à base d'oraison et de mortification : c'est par la voie étroite qu'il apprend à élargir, pour tous, la route

qui mène au salut. L'extraordinaire progrès de la civilisation matérielle, dont la marche ne devait plus s'arrêter jusqu'à nos jours, rendait alors le bien-être accessible à une plus grande partie des hommes. Comme l'art, les études se vulgarisaient. La mission du saint consistera à évangéliser ce peuple attiré par des plaisirs nouveaux, à l'empêcher de retomber dans le paganisme qui menaçait un instant le monde de la Renaissance. Déjà se présentait la tentation moderne de « vivre sa vie ». Philippe rappela combien le joug du Seigneur est doux, et que la sagesse chrétienne conduit au bonheur du ciel par le bonheur de la terre, trouvé dans l'observation d'une loi qui préserve des périls autant que des péchés.

Les réunions de l'Oratoire, son principal moyen d'action, sa méthode spirituelle favorite consistèrent, nous le savons déjà, dans ces longues séances pieuses qui s'emparent de l'heureuse florissante romaine, l'appellent devant Dieu et réalisent, à son intention, une sorte de liturgie en langue vulgaire qui réinstalle l'esprit de la primitive Eglise dans celui de la rue moderne de Rome. Les concerts sacrés qui ont baptisé le genre de l'oratorio furent un des grands attraits de ces réunions. Plus que pour tout autre, la musique est, pour l'Italien, un enchantement. Rappelons-nous la viede de l'ange guérissant saint François d'Assise. Après y avoir renoncé dans un esprit de sacrifice depuis son élévation à l'épiscopat, Alphonse de Liguori ne pouvait entendre jouer du piano sans pâlir de regret... Volontiers aussi, Philippe entraîne quelques-uns de ses fidèles en de mystiques parties de campagne; des réunions ont lieu autour du chêne rendu fameux, sur le Janicule, par le repos du Tasse. Et là où le poète avait pleuré sa vie perdue dans le désordre, le saint enseigne la sagesse qui rend heureux. L'endroit est un des plus beaux du monde! Couronnée de ses campaniles et de ses dômes, transfigurée dans la lumière éternelle, la ville unique s'y offre au regard enchanté.

Ces goûts artistiques du saint s'affirment principalement à la Vallicella, l'église qui fut bâtie sur son ordre et qui garde ses restes. Mais il nous faut d'abord retrouver une première période de sa vie et de son activité à San Girolamo della Carità qui devint, comme on sait, le premier asile de l'Oratoire. C'est dans un quartier pauvre aujourd'hui, mais de taste ancien, non loin du palais Spada, où une célébration héraldique de l'épée relève le symbole du fer pur et triomphant. Les armures, surchargées d'ornements par la première Renaissance, montrent autour de la coiffe d'honneur, entre deux rangées de guirlandes, un enlèvement de nymphes qui rappellent la danse des anges de San Eustorgio de Milan... Bientôt, derrière une petite église, renaissante elle aussi, voici une entrée de couvent avec des marches dont le saint « connaissait si bien le compte », pour l'épreuve qu'elles infligeaient à sa jambe blessée... L'aspect est celui d'une maison pauvre et noble, dans un pays qui n'oublia jamais le large logis romain. Des inscriptions, gravées dans le marbre, rappellent çà et là une grande existence, les visiteurs qu'elle attira, les merveilles qui la signalaient aux fâchés. Dans une des pièces, sur un bahut, une cage de verre protège le petit groupe sculpté d'une *Mise au tombeau* dont les personnages sont habillés d'étoffe, selon ce besoin du réel qui va du jouet à la relique pour répondre à la foi romaine assez sûre de son Dieu pour en chercher sans fin le souvenir dans la matière. Ici commencent et se prolongèrent pendant plus de trente ans ces réunions du premier Oratoire qui ont renouvelé le sens pieux d'un pays et d'une époque. Aux murs, des médaillons peints offrent les portraits de ceux qui aimèrent Philippe et son œuvre : Ignace de Loyola, Charles Borromée, Camille de Lellis, Joseph Calasanz, les plus grands défenseurs de Dieu pour le bonheur des hommes. On tourne au fond d'un couloir pour trouver la chapelle particulière et la chambre du Saint. Cette chapelle et cette chambre se superposent avec cette timidité devant l'espace qui signale les

constructions du moyen âge et persiste encore à la Renaissance. Une très grande tête de Madone, demeurée seule de quelque peinture perdue, le teint bistré et jauni encore par les ans, apparaît sous verre; le saint l'cut en grande vénération. A l'autel demeurent, exposés dans un tabernacle, le calice et la patène qui servirent aux longues messes durant lesquelles la ferveur de Philippe et les merveilles de Dieu joignaient ineffablement la terre et le ciel. Tout autour de l'étroite chapelle, des plaques de marbre énumèrent des miracles. Du côté gauche, comme par une espèce de balcon, s'ouvre la chambrette où le saint demeurait tout voisin de Jésus. Un petit escalier y conduit. A l'entrée de cette cellule le mur est percé d'un guichet grillagé à travers dont il a besoin pour la fabrication de quelque remède. Une autre fait voir Philippe étendu ici même sur sa couchette, la jambe enveloppée de bandages, et recevant la visite du Cardinal auquel, « en le regardant dans les yeux », il prédit la tiare. En s'ouvrant du revers, le tabernacle d'un petit autel offre aux yeux un masque de cire, obtenu par le moulage mortuaire de la face. Ce visage apparaît dans la cire jaunée avec une beauté poignante, creusée, patinée par près d'un siècle de vie, consumé de pensée et d'amour. Une puérilité tendre n'a pas craint de couronner ce masque d'un diadème de fleurettes roses et blanches. Ce cruel contresens n'affirme-t-il pas mieux que tout, l'inflétrissable jeunesse du saint qui demeurera toujours en rapport avec de qu'il y a de plus jeune dans l'humanité, de plus frais dans les choses. Nulle part aussi, mieux qu'ici, ne s'est offerte à nous la signification suprême qui rayonne du masque funéraire. On tremble d'ordinaire d'entrevoir tout ce qu'il nous confie. Qui donc a dit que les vivants aiment à se dérober par le profil?... Que les morts, seuls, s'abandonnent de face?... Dans le visage livré au hasard de nos mains, c'est une âme qui git, effrayante et sublime. Elle hante également, l'âme tendre et sainte, toute l'église voisine, en vain transformée par une restauration. Au-dessus du dernier autel latéral de droite, un grand crucifix se détache sur un fond d'un bleu sombre qui lui donne par reflet des lueurs de bronze vert. Comme il le fait pour saint François dans le tableau de Murillo à Séville, le Seigneur s'y penché avec une douceur profonde vers Philippe, conservant ainsi, nous dit la piété romaine, l'attitude d'un miraculeux geste de tendresse qu'il eut un jour vers son grand ami. Tout, par ailleurs, dans le sanctuaire, accuse la ferveur heureuse que recherchait Philippe. Un autre autel fait apparaître la silhouette de quelque vieux saint sur un transparent d'or. Et pour montrer que le miracle demeure l'atmosphère de la piété chrétienne, comme il l'était déjà aux jours de Galilée, en pendant, on a installé une image de Sœur Thérèse de Lisieux. Déjà le cri du monde acclamait le Sauveur et ses merveilles, alors qu'autour du lac de Tibériade il « passait en faisant le bien ». A Rome, les innombrables souvenirs de vertus, de prodiges, de morts prédéfinies composent un si puissant témoignage qu'il étourdit bientôt d'évidence divine.

ANNE-MARIE TAIGI

Un des quartiers les plus romains de Rome, ce Transtévère tout enchanté par les prestiges du Tibre et par les plus anciens souvenirs de la vie chrétienne, reçut naguère une nouvelle protectrice dans la personne de l'extatique Anne-Marie Taigi, qui y mourut après de longues années pleines des plus surprenantes merveilles. A côté de la basilique de Saint-Chrysogone, dans la maison générale des Trinitaires, on vous montre les deux très petites chambres qu'elle occupait, assez semblables au logement d'un concierge. Le mobilier y est encore disposé selon l'usage

d'une vie; pourtant, une impression confuse vous saisit, comme d'une surcharge, d'une secrète invasion, parmi ces choses familières, de choses sacrées, inhumaines et d'ailleurs... Cet envahissement surmaturel dans la plus simple demeure résume la vie même de cette femme, pauvre mère de famille, qui disposa de privilèges divins. Ici, pour cette élue, les modalités du temps et de l'espace n'étaient plus liées à celles de notre univers. La terre plongeait en plein ciel; l'infini, l'absolu livraient toute science; le Seigneur répondait aux questions de sa servante. La forme de ce don, non moins étonnante que le don lui-même, était l'habituelle vision d'un soleil qui paraissait totaliser toutes choses en Dieu comme notre soleil prend tout en sa lumière. Un soleil essentiel demeurait en ses yeux, les éblouissant et les caressant tour à tour. Chaque jour, comme baignée dans la justice et dans l'amour du Seigneur, dont la double couronne d'épines et de rayons semblait régir le soleil merveilleux, une connaissance sublime du monde s'y offrait à elle, et afin que sa prière de sainte, son immolation de victime choisie, fussent plus ferventes, elle le percevait, ce monde, non seulement dans ses réalités actuelles, mais dans leurs préparations et dans leurs achèvements. Peu à peu, Rome connut cette surhumaine science, si bien que deux papes la tentèrent pieusement, et en éprouvèrent l'effrayante vérité.

Cette sensation d'une transparence de l'univers, découvrant jusqu'aux abîmes de l'au delà, vous assaille bientôt d'une façon presque douloureuse. Les pauvres inéubles, les murs étroits laissent filtrer des lueurs inconnues. D'être si tangible, si familière, leur réalité quotidienne rend plus certaines, plus proches les vertigineuses certitudes célestes. Aucun lieu mystique ne donne une aussi poignante, une aussi attirante impression de terreur; aucun ne met ainsi l'abîme sous nos pieds. Ici fut permanente la vision du Créateur et de la création, de l'infinie miséricorde et de l'insoutenable justice, des ouragans de la haine infernale comme des rayonnements du divin amour. La sainte y discernait le grouillement terrestre du crime, notamment les complots d'alors contre l'Eglise et les royaumes. Si bien que la Chambre fatidique nous rend la vie secrète du monde pendant l'agonie de l'ordre ancien et l'essor d'un ordre nouveau... Voici, dans une sorte de représentation du soleil prophétique: un disque de papier doré, sur lequel on a tenté de signifier la divine présence par le dessin des épines, des rayons. Ne l'avait-elle pas vu d'abord comme d'or mat, s'illuminant, s'enflammant à mesure de ses progrès dans l'immolation?... Des travaux de couture sont serrés çà et là, puis de la vaisselle, des couverts, des livres de prière.

Il semble que l'extatique soit prête encore à surgir devant vous... Et, tout à coup, dans un coin d'ombre au contre-jour de la fenêtre, vous l'apercevez elle-même... C'est une hallucinante image en cire, obtenue à l'aide du moulage mortuaire, teintée des couleurs de la vie, vivante absolument. Les cheveux sont d'un châtain doré, sous un bonnet comme en montrent les portraits d'aïeules de la Restauration; les yeux clairs, le nez droit, court, légèrement arrondi, la bouche précise, le visage respecté par la soixantaine gardent une majesté tendre et forte. Ce masque obsédant vous fait imaginer l'âme qui le modéla. Cette âme devait attirer dans son rayonnement les plus mystiques personnalités de son temps, le Bienheureux Gaspard de Buffalo, Mgr Menocchio, sacriste du pape, don Vincenzo Pallotti, Mgr Strambi, évêque de Macerata, qu'elle vit monter au ciel après un instant de purgatoire, le Frère Félix de Montefiascone, qu'elle y vit entrer directement. Leur présence ranimait sa ferveur et faisait resplendir plus encore le soleil ineffable. Sa dernière maladie la fit languir sept mois, déjà envahie de ciel, sa charité s'exaltant au souffle de Dieu plus proche, chaque geste, chaque parole pesant un poids d'irrévocable. Elle laissa aux siens d'admirables adieux et vit le ciel ouvert devant elle. Au milieu de l'empressement qui attirait

Rome entière près de l'extatique expirante, on doit reconnaître une sorte de miracle, dans le fait qu'elle fut abandonnée mystérieusement durant les trois dernières heures de son agonie, en conformité avec l'abandon de Jésus sur la croix. Deux prêtres accoururent pour les dernières prières. La sainte mourut le 9 juin de l'année 1837, à minuit et demi, pendant une invocation au sang divin, qu'elle avait vu disputant le monde au péché et à la damnation.

EDMOND JOLY.

— ✨ —

La réforme grégorienne et ses origines lotharingiennes

M. Augustin Fliche, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, s'est fait l'historien très averti de Grégoire VII et de la réforme grégorienne. Invité par ses collègues lyonnais, M. Fliche a bien voulu consacrer une des très vivantes leçons qu'il destinait à nos étudiants à la question, si intéressante, si glorieuse aussi pour nos pays mosans, des origines lotharingiennes de cette réforme du moine Hildebrand. Les lecteurs de la Revue catholique des idées et des faits seront heureux de suivre la synthèse vigoureuse et définitive, pensons-nous, d'un des maîtres de l'histoire médiévale. Ils regretteront seulement, avec nous, que la sécheresse de ces notes « trahisse » le verbe coloré, l'éloquence entraînant de M. Augustin Fliche.

Lorsque le moine Hildebrand monte sur le siège de Pierre, en 1073, sous le nom de Grégoire VII, une crise redoutable dévaste depuis longtemps l'Eglise romaine. Simonie et nicolaïsme: la Bête est à deux têtes. Le trafic des dignités, des bénéfices tourne au scandale. Le célibat des prêtres n'est plus qu'un vain mot. A cette vague d'immoralité il s'agit d'opposer une digne morale. Grégoire VII s'en rend parfaitement compte. Sa réforme est morale, dès le principe et en principe. Mais sa véritable originalité, il faut la chercher ailleurs. Du reste, le nouveau Pape n'est pas le premier à lutter contre les abus du clergé. D'autres réformateurs, dont Grégoire VII commence par renouveler les décrets, l'ont précédé dans cette voie. Et ces réformateurs avaient obtenu des résultats, mais fragmentaires.

L'originalité de la réforme grégorienne consiste dans une refonte complète de l'organisation ecclésiastique. Dès 1075, le décret sur l'investiture laïque, qui enlève au pouvoir temporel toute ingérence dans la nomination des évêques, marque un progrès énorme sur les timides mesures des papes précédents. La même année, les *Dictatus Papae* tendent à restaurer dans tous ses droits l'autorité pontificale, trop longtemps méconnue, voire bafouée.

* * *

Les historiens ont accoutumé d'attribuer au seul Grégoire VII le mérite de sa réforme. Les travaux de M. Fliche l'ont amené à cette conclusion: que le moine Hildebrand est comme le point d'aboutissement de tout un mouvement d'idées qui remonte au X^e siècle.

Ce mouvement, part-il de Cluny? On l'a soutenu, fermement. Il faut en rabattre. N'en déplaise aux Bénédictins, la réforme clunisienne n'est pas la mère de la réforme grégorienne. Il y a eu, continuation, peut-être; filiation, non pas. Que Cluny ait joué,

pendant tout le moyen âge, au point de vue intellectuel et artistique, au point de vue social, en matière de discipline aussi, un rôle de tout premier plan, M. Fliche ne songe nullement à le contester. Mais si l'on ouvre les écrivains clunisiens des X^e et XI^e siècles, nulle part, même chez saint Odon, on ne trouve, à proprement parler, les idées grégoriennes. Littérature vengeresse et haute en couleur, qui flagelle les séculiers pourris de corruption : rien de plus.

Et cette attitude n'a rien qui nous doive surprendre. Cluny est essentiellement une congrégation, qui voit le salut, l'unique moyen de salut, dans la fuite du siècle, dans le séjour au cloître. Cluny ne cherche pas à réformer l'Eglise séculière. Cette réforme ne l'intéresse pas.

* * *

C'est chez nous, en Lotharingie, comme nous disons volontiers, en Lorraine (le royaume de Lorraine), comme disent les Français, et, plus exactement, dans la vallée mosane, dans la région liégeoise, que naissent les idées qui seront à la base de la réforme grégorienne. C'est de chez nous que, vers le milieu du XI^e siècle, elles rayonnent jusqu'à Rome.

Leur esquisse la plus lointaine, on la trouve chez Rathier dit de Vérone, mais qu'il faudrait bien appeler Rathier de Liège. Né dans les dernières années du IX^e siècle, Rathier vivra une vie plus mouvementée qu'un roman d'aventures. Moine de l'abbaye de Lobbes, il est nommé évêque de Vérone. Mais l'hostilité du roi d'Italie lui vaut d'être emprisonné à Pavie pendant deux ans et demi (936-938). Dans son cachot, Rathier a pu faire d'amères réflexions sur l'omnipotence du temporel. Dépossédé de son siège, l'évêque libéré erre dans le midi de la France. Il rentre à Lobbes, retourne à Vérone, revient à Lobbes une troisième fois. En 952, Othon I^{er} le nomme évêque de Liège. Mais l'infortuné prélat devra quitter cette seconde résidence. C'est, de nouveau, la « navette » entre Lobbes et Vérone. Jusqu'à la mort, survenue en 974.

Rathier laisse une œuvre littéraire importante. Les voyages et les soucis ne l'ont pas empêché de faire sa partie dans le concert d'imprécations que soulèvent, de la part des évêques zélés, les mœurs du clergé et les abus des simoniaques. Mais déjà l'on voit poindre chez lui, et chez lui seul, cette conception vraiment neuve de l'indépendance du spirituel : « L'évêque, écrira-t-il en propres termes, échappe à tout jugement humain », à la juridiction royale comme aux autres juridictions. Or les évêques carolingiens étaient subordonnés à la royauté, à l'Empire. Pour Rathier de Liège, le pouvoir de l'évêque, d'origine divine comme le pouvoir du roi, est supérieur à celui-ci par son étendue et par sa nature. Par son étendue : il est universel, puisqu'il n'y a qu'une seule Eglise. Par sa nature : la justice de l'évêque est d'ordre spirituel. La conséquence est facile à tirer. Le roi ne peut intervenir dans l'Eglise que pour faire respecter « par la terreur de la discipline » les décisions du sacerdoce. Si l'on tient compte aussi du fait que Rathier a proclamé, en plein X^e siècle, le pouvoir universel de l'Eglise romaine, on sera forcé de convenir que ce moine de Lobbes a semé largement, abondamment, des idées neuves. Ces idées, il doit les avoir puisées dans le milieu monastique lorrain, qui agit surtout en profondeur et qui, contrairement à la société clunisienne, garde avec l'Eglise séculière un contact quotidien.

Que manque-t-il encore aux théories novatrices de Rathier ? Il leur manque l'appareil des solutions pratiques. L'ex-évêque de Vérone, dépouillé par le roi d'Italie, n'a pas indiqué les moyens de réaliser sa réforme. Il n'est pas question, dans toute cette littérature, de sanctions. Mais l'idée est en marche. Le mouvement ne ralentira plus.

* * *

Il appartient à Wazon de Liège d'amplifier et de préciser les théories de Rathier. Admirable figure que celle de cet évêque du XI^e siècle ! Sa lutte contre Henri III est une des plus belles pages de notre histoire liégeoise.

Henri III n'est pas un méchant homme. Il se distingue même par son zèle d'antisimoniaque. Ses mœurs sont pures. D'aucuns lui ont fait une réputation de sainteté. Mais, en bon Carolingien, il entend rester le maître des évêchés. Il se flatte même de nommer le Pape. On put voir, en 1046, trois papes déposés l'un après l'autre pour faire place à Clément II, créature du puissant monarque. Wazon sera l'adversaire résolu du césaro-papisme. Fidèle à l'Empereur, d'ailleurs. Et c'est ce qui rend la lutte singulièrement émouvante. Les épisodes mêmes de cette lutte vont permettre à l'évêque de Liège de transposer sur le terrain des faits les idées de Rathier.

Dans deux circonstances mémorables, Wazon s'est élevé contre les prétentions de Henri III. En 1046, le concile des évêques réunis à Aix-la-Chapelle doit connaître d'une accusation portée contre le titulaire polonais du siège de Ravenne. Les membres du concile sont avertis des intentions du roi. Par flatterie, ou par résignation, ils opinent pour la déposition. Seul, Wazon garde un silence chargé de mépris. Sollicité enfin de donner son avis, il l'exprime en cette formule catégorique : obéissance au Pape, fidélité au Roi. C'était proclamer, en présence de Henri III lui-même, la séparation des pouvoirs.

Mais en 1048, son attitude sera plus nette encore. Le Pape Clément II est mort. L'Empereur consulte Wazon sur le choix du successeur. « Le vrai Pape vit encore, répond l'évêque. Le Pontife romain ne relève que de Dieu ». Et il faisait allusion, en effet, au Pape légitime, Grégoire VI, qui avait été déposé et dont la tiare avait été donnée à l'usurpateur. Jamais l'indépendance de l'Eglise ne s'était affirmée avec tant d'éclat.

Les idées grégoriennes se précisent. Liberté des élections épiscopales, autonomie du spirituel, prééminence du sacerdoce : tout est déjà chez Wazon, dont la source semble bien remonter au *De ordinando Pontifice*. Mais ce qu'il importe surtout de signaler, c'est que cette doctrine n'a été exprimée nulle part ailleurs qu'à Liège, à Liège qui entretenait cependant avec l'Empire des relations étroites et qui, tout en demeurant loyaliste, n'entend pas se plier aux caprices d'un souverain qui sortirait du cadre de ses prérogatives.

* * *

Ces idées lorraines, comment ont-elles rayonné jusqu'à Rome ? Ici encore, les travaux de M. Fliche fournissent la réponse la plus pertinente du monde. La filiation même, nous pouvons la suivre. Elle est reconstituée dans tous ses détails.

Le pontificat de Léon IX est décisif pour la diffusion des idées lorraines à Rome. Léon IX, c'est Bruno, évêque de Toul, désigné par Henri III. Pontife trop déferent, et qui n'a pas su se mettre au-dessus des devoirs — ou des scrupules — que lui créait la reconnaissance de la tiare. Mais quel instrument entre les mains de la Providence !

En 1049, le nouveau Pape fait un voyage à travers la chrétienté. Et voici qu'il ramène à Rome une équipe de collaborateurs. Ces moines, des compatriotes, ils viennent de Toul, de Remiremont, de Moyenmoutier. Il y a, parmi eux, Frédéric de Lorraine, le futur Pape. Or tous ces Lorrains, s'ils respectent l'Empereur, lui dénie absolument le droit d'intervenir dans les affaires spirituelles. Et c'est dans ce milieu lorrain, devenu un milieu romain, que va s'élaborer la collection canonique de 1074, dont on a pu dire qu'elle constitue l'avant-projet de la réforme grégorienne, et qui est à la base même de la primauté romaine.

Ainsi donc, par ses tendances nouvelles et lorraines, Léon IX

transporte sur le siège du Prince des Apôtres les préoccupations et les prétentions d'un Wazon de Liège.

Henri III meurt le 5 octobre 1056. L'année suivante s'éteint le pape Victor II, successeur éphémère de Léon IX. Le futur Henri IV n'a que quatre ans. On va profiter de la régence d'Agnès pour affirmer, de Rome, l'indépendance de l'Eglise. Le temps n'est plus de l'ambassade traditionnelle et humiliante en Germanie. Les Romains seuls vont choisir leur pontife. Qui sera-t-il? Frédéric de Lorraine, en ce moment abbé du Mont Cassin, et qui prend le nom d'Etienne IX.

L'élection de ce Lorrain le plus lorrain, archidiacre de Saint-Lambert sous l'épiscopat de Wazon, marque un véritable coup d'Etat. Désormais, la réforme grégorienne va se précipiter. Humbert, moine de Moyemoutier, l'ami du Pape, est créé cardinal. Et son traité *Adversus simoniacos* paraît presque aussitôt. Ce traité n'est pas seulement une condamnation des trafics scandaleux qui faisaient de l'Eglise du XI^e siècle comme une vaste maison de commerce. Il renferme aussi tout un programme de gouvernement qui annonce la lettre de Grégoire VII à Hermann de Metz. Humbert a nettement perçu, d'autre part, la nécessité de subordonner par rapport à Rome les églises locales. Il développe la théorie, chère au moyen âge, de l'âme et du corps : l'Eglise représentant le principe spirituel, la royauté l'élément corporel. Enfin, Humbert a prévu, ce qui sera l'idée suprême de Grégoire VII, l'éventualité des sanctions spirituelles (l'excommunication) et temporelles (la déposition) à l'égard des princes qui refuseraient de se soumettre aux directives pontificales.

* * *

Pour conclure, depuis le milieu du X^e siècle, les idées lotharingiennes — ou lorraines — de réforme s'ébauchent, se précisent, s'affirment. En 1059, le décret de Nicolas II réserve l'élection du Pape aux seuls cardinaux. Le pontificat d'Alexandre II signifiera bien un temps d'arrêt. Mais nous voici au seuil du règne immense, unique, de Grégoire VII.

En replaçant la réforme grégorienne dans son cadre lorrain, M. Fliche n'entend pas diminuer la gigantesque figure du moine Hildebrand. Ce pape, que de récentes découvertes nous révèlent à travers sa correspondance privée si profondément apostolique et humain, a poussé jusqu'à leurs conséquences extrêmes les théories d'un Rathier, d'un Wazon, d'un cardinal Humbert. Il garde le mérite d'avoir unifié l'Eglise romaine par la création des légats permanents. Et quant à son attitude résolue en face du pouvoir temporel, il est à peine besoin d'évoquer Canossa — où Grégoire VII, s'il faut en croire M. Fliche, aurait du reste péché par excès de mansuétude.

Mais, appelé à résoudre une crise morale terrible entre toutes, Hildebrand a compris très vite que les réformes, dites italiennes, en matière d'édification et de prédication n'avaient nulle chance d'aboutir à une époque de corruption totale et de simonie sans vergogne. Les méthodes lorraines, qui s'attaquaient au mal dans sa racine, en assurant un meilleur recrutement du clergé et l'indépendance de l'Eglise, voire sa prééminence, lui ont paru, au contraire, offrir ces solutions vigoureuses où le sens pratique étaye la doctrine et la fonde sur le roc. Le successeur de Pierre doit bâtir sur le roc. Qu'il ait trouvé ses plus sûrs matériaux en terre lorraine, dans la vallée mosane, chez nous, c'est une belle page de notre histoire religieuse et nationale. M. Augustin Fliche l'a éclairée avec tout son talent, toute sa conviction généreuse, vibrante.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Le "San Luca"⁽¹⁾

par canaux et rivières

Le Rhône

Lyon.

« Vous avez déjà vu le Rhône? » demanda le capitaine du remorqueur, de l'air de quelqu'un qui s'informerait si on a déjà traversé un cyclone, vécu un tremblement de terre ou été emporté par une avalanche. Il était venu lui-même vérifier l'amarrage. Il donna l'ordre qu'on reliât entre elles les bittes de remorqueur de bâbord et tribord, afin qu'elles aient plus de résistance, prêtes des amarres plus fortes que les nôtres et ne se montra satisfait que quand le *San Luca* fut lié aux chalands par six cordes doubles qui prenaient à différents endroits pour diviser l'effort.

« Espérons que ça ira! En tout cas, comme amarrage, on ne pourrait guère faire mieux », dit-il.

Sur les chalands voisins des marinières se concertaient. Ils décidèrent finalement de hisser notre canot sur le pont (à tous, on y arrivera bien!) parce qu'à la traîne nous le perdriions. Et une femme s'inquiéta: « Est-ce que cette dame va rester à bord? Eh bien, elle en a du courage! Moi, pour l'étape du Pont-de-Givros et celle de Pont-Saint-Esprit, je prends le train ».

Non, « cette dame » n'avait pas tellement de courage, mais la femme du marinier ne pouvait pas savoir que le *San Luca* et son équipage sont tellement unis que la pensée ne les effleure même pas de se séparer. L'écluse était haute et noire et boueuse. Et la Saône, de l'autre côté du mur, bougonnait comme une vieille servante quand on n'a plus besoin d'elle. Mais on ne partirait pas tout de suite, avait dit le capitaine, bien que tout fût prêt, car un brouillard gris envahissait la région et le temps devait être clair, pour qu'il pût se placer (à l'aide de points de repère assez éloignés) à l'endroit précis d'où il pourra faire passer le pont de Givros à son train avec le minimum de danger.

Au fond de l'écluse, l'intérieur du *San Luca* était sombre (c'était le 31 décembre), mais le parfum d'un sapin qui commençait à sécher créait une atmosphère dans laquelle s'évaporaient les appréhensions et les réalités extérieures et où accouraient des visions de choses encore précises : la Saône en automne avec ses rives opulentes; le bateau-moteur *Flamand* qui passait sur la rivière au moment où le *San Luca* débouchait du canal de Bourgogne et qui le prit sur son flanc; l'arrêt un soir devant une auberge solitaire aux fenêtres béantes, espèce de coupe-gorge évoquant des histoires mystérieuses du temps où l'on voyageait en coche, et ce serpent d'eau, petit miracle ambulatoire qui glissait sans se mouiller sur la rivière comme si elle eût été une masse de verre. Elle paraissait inoffensive avec son eau claire et le reflet des grands platanes, mais le *San Luca* se souvenait de ce qu'en racontait Louise. Ah! elle ne l'aimait pas, cette rivière qui débordait tout à coup, vous obligeant à allonger la corde de halage tellement qu'on n'avait plus aucun contact avec le charretier et les bêtes, et dont le courant vous entraînait plus vite que les chevaux ne galopent. Elle avait toujours peur quand on lui proposait un chargement, que ce soit pour la Saône, « car on ne refuse pas le travail, bien sûr ».

Le pilote du *Flamand* (qui s'arrêtait d'ailleurs à Villefranche) conduisait les deux bateaux avec prudence, pour éviter les roches à fleur d'eau et les ensablements, puis le *San Luca* partit seul au

(1) Extraits d'un volume qui paraîtra bientôt sous ce titre à la Librairie Stock dans la collection « Les Livres de Nature ».

Pré du courant, un petit courant bonasse dans de grands paysages : des villages derrière des touffes d'arbres, des collines arrondies, des montagnes, des champs verts et dorés et, par dedans, des fumées qui jouaient. Elles isolaient des peupliers (un pré s'effaçait en s'identifiant avec la rivière), elles groupaient des maisons éparses, bleutaient des burssons, tachaient de violet des feuillages cuivrés; elles éteignaient, par endroits, la ligne pâle des jones ou faisaient éclater le carré blanc d'une façade en laissant passer un rayon de soleil et s'évertuaient à vous dérouter le regard en recréant sans cesse le paysage.

Mais des pêcheurs nous avaient conseillé de mouiller, pour la nuit, devant ce gros château massif au bout d'un pré, avec son chemin de ronde qui faisait un petit dessin tout en haut comme un entre-deux à un drap. Il y avait assez d'eau pour atterrir et le fond était bon...

« *San Luca*? Quelqu'un se promenait au bord de la rivière. *San Luca*?... mais c'est Ofaire! » La grande porte du château s'ouvrait, une silhouette féminine se tenait sur le seuil, deux mains se tendaient : « Soyez les bienvenus ». Et on se trouvait entre peintres! Oh! ces quatre jours! le *San Luca* en avait emporté des trésors de cordialité et de chaleur, avec des images nouvelles : les belles collines du Beaujolais, rouges après les vendanges, et leurs petits villages délicatement colorés, pavés de rose. Puis il mouilla à l'entrée de Lyon.

Un quai noir, double. Une route flanquée de maisons de banlieue. Des contreforts soutenant des rochers humides, mous comme ceux de Giotto, avec des arbres s'y échelonnant (on les croirait dessinés dessus) et un sentier qui se tortille vers la Croix-Rousse où l'on vend le soir, sur la rue, des pantoufles et des beignets. Et cette Saône, avec son courant traître, qui varie en un instant de deux ou trois mètres, vous obligeait à la surveiller sans cesse de peur d'être tout à coup hissé sur le premier quai et de s'y échouer. C'est de là que le *San Luca* s'était mis en relation avec la compagnie de remorquage qui règne sur le Rhône.

« Ah! » dit Charles avec une sourde rage, car il n'aimait pas à y penser. Ce n'était pas à cause des prix qu'elle exigeait (malgré l'intervention de personnes bienveillantes) pour que ce petit bateau s'amarrât à un train de Lyon à Arles. Puisqu'elle était seule, elle pouvait demander ce qu'elle voulait. Mais c'était cette façon de vous recevoir! Il avait fallu attendre jusqu'à la fin de décembre, et quand Charles porta à ses bureaux l'énorme somme qu'elle réclamait pour moins de 300 kilomètres, il dut signer une décharge, la compagnie déclinant toute responsabilité, « même en cas de fautes lourdes du personnel », stipulait-elle.

Un pâle rayon de lumière descendit dans l'écluse, passa à travers un hublot et vint donner des formes à ce qui scintillait sur le sapin, tandis qu'un coup de sirène que les parois du bassin répétaient fit tressaillir le *San Luca*.

« On part! Le brouillard se lève. »

* * *

Les fleuves, pour celui qui passe sur leurs ponts, sont plus ou moins larges, plus ou moins rapides, plus ou moins jaunes, verts ou gris, avec des noms qui évoquent plus ou moins de choses selon leurs rives ou leur histoire. Mais qu'on prenne un marinier, qu'on le pose sur une eau quelconque, qui court à la mer, il la reconnaîtra aussitôt. Car, à celui qui vit dans leur intimité, les fleuves se gonflent et dévoilent une personnalité qui plaît ou choque, ou laisse indifférent, comme celle des êtres. Ainsi l'Elbe. Il est capricieux et écervelé jusqu'à ce qu'en grandissant il se mette à rêver. Alors il flâne avec paresse sous le ciel gris qu'il reflète et devient enfin cette grande dame majestueuse et passion-

née qu'on ne peut oublier. Le Weser ne lui ressemble en rien; il s'est organisé une petite vie bourgeoise et endiguée dont il ne se libère que peu de temps avant sa fin. Et le Rhin! Après les cabrioles de sa petite enfance, il est sentimental, il chante, mais il ne devient pas vraiment un poète, car les affaires l'entraînent. L'immense activité dans laquelle il s'agit le rend grognon et de mauvaise humeur et il disparaît finalement sous un faux nom. Quand on le rencontre par hasard, tout ailleurs qu'on ne pensait, c'est un petit vieillard, désabusé et solitaire. L'Escaut se révéla au *San Luca* tourmenté et inquiétant. Quant au Rhône, s'il a quelquefois, en été, des velléités de sagesse, il reste toute sa vie un mauvais garnement. Ce jour-là, il était d'un vilain jaune parsemé de crêtes blanches et il bavardait sans arrêt en combinant ses malices. Mais le *San Luca* ne l'écoutait pas. Il regardait ses voisins, amassés côte à côte : le *Cormoran* qui ne chargeait rien, et l'*Iris* qui transportait des tonneaux vides. Ils étaient tous les deux très hauts sur l'eau et on avait entassé tellement de tonneaux sur le pont de l'*Iris* que le timonier s'y trouvait comme derrière un mur. Le *San Luca* se demandait comment il pouvait gouverner.

— Je ne peux pas, dit l'homme, je ne vois rien.

— Mais alors? Et si vous preniez le pont de trop près?

— Bah! dit-il, la compagnie n'en est pas à un chaland près, et nous, les hommes, elle s'en moque.

Pourtant, quand le remorqueur siffla, ils étaient quatre à chaque gouvernail. Ceux de l'*Iris* regardaient la barre du *Cormoran* et mettaient la leur dans le même sens. Un moment, le *San Luca* aperçut le pont, vers la gauche, puis les chalands le lui cachèrent.

« Fermez vos écouteilles », dit rapidement un des voisins. Et un grand cri, fait d'une quantité de voix, s'étendit sur le fleuve. L'avant du *San Luca* plongea dans un gouffre et un paquet d'eau le balaya. Il put voir un instant, au-dessus de lui, les grosses poupes des chalands noirs et imagina qu'elles allaient l'écraser. Mais il était déjà soulevé par les six amarres, tandis que l'arrière, avec Charles qui rétablissait l'équilibre par un vigoureux coup de barre, plongeait à son tour. Les chalands étaient emportés de travers par le courant, et le remorqueur, tourné comme s'il remontait le fleuve, se trouvait à côté de nous. Le convoi, tel un serpent quand on a marché sur sa queue, se tordait rejetant sa tête en arrière.

« Hé, le sous-marin, plaisanta un marinier quand tout fut rentré dans l'ordre, c'est pas encore cette fois qu'il nous aura eus, ce sacré pont! »

Il faisait bon, le soir, dans la cabine du *Cormoran*. Tout le monde était content que la journée fût terminée, car chacun venait de suivre avec angoisse la manœuvre du remorqueur pour faire virer le convoi et mouiller. Le *San Luca* avait admiré l'habileté et le savoir-faire du capitaine. Tous ces hommes, d'ailleurs, étaient fort adroits. Et comme ils prenaient soin du petit voilier! On eût dit qu'il leur avait été confié par quelque puissance mystérieuse à laquelle ils obéissaient tous. Oui, le point de départ de tant de sollicitude, le *San Luca* le connaissait. Ce vieux pilote qui, depuis cinquante ans, conduisait des yachts de Lyon à Saint-Louis, et que tous ceux qui naviguent sur le fleuve vénéraient, s'était pris d'affection pour ce bateau et comme (par hasard) il allait passer l'écluse en même temps que lui, « il en avait touché deux mots au capitaine », avoua-t-il dans un petit sourire. Et ces deux mots nous précédaient, se répétaient sur tous les hommes qui accouraient nous aider pour nous permettre de regarder le paysage ou de préparer nos repas. Car l'organisation sur le Rhône est tout autre qu'ailleurs. Les mariniers dépendent du remorqueur, ils y logent et y sont nourris, tandis que les hommes qui habitent les chalands avec leur famille ne prennent aucune part aux manœuvres. On les nomme « conducteur » et celui du *Cormoran* était

un vieux pêcheur de Sète. Il avait passé trente ans sur la mer, et maintenant qu'il ne pouvait plus pêcher, il entretenait ce chaland et ne le quittait jamais. Sa femme descendait et remontait le Rhône avec lui par tous les temps, dans n'importe quelles conditions, ne se souciant pas d'être à l'abri dans sa maison si son vieux courait quelque danger sur le fleuve. Ils vivaient là avec le minimum de commodités et eussent été sans inquiétude si... (il bai sa la voix) « il n'y avait pas cette cargaison », car le *Cormoran* chargeait du vin. Il descendait à vide vers la mer, mais il en ramenait qu'on débarquait d'Algérie. Et, contrairement aux autres conducteurs, pour qui le vin est la marchandise rêvée, il en était tourmenté, il en souffrait. « Moi, qui ne pourrais jamais rien voler, si vous saviez le métier qu'il faut faire! » Dès qu'il quittait Sète, ça commençait avec le premier remorqueur : « Allez, vieux frère, fais pas la sainte Nitouche : un arrosoir par homme. Ça s'est toujours fait et ça se fera toujours, c'est pas toi qui vas y changer quelque chose ». Il fallait percer un fût, un autre fût, encore un fût... L'arrosoir, c'est neuf litres. Les hommes, il y en a jusqu'à onze par vapeur; si on change de remorquage sept ou huit fois dans la montée, c'est facile à compter. Et tous les chalands! Autant d'hommes, autant d'arrosoirs.

Le pauvre conducteur se prenait la tête dans les mains : oh! transporter n'importe quoi, du plâtre même, mais être libéré de cette obsession!

Le *San Luca* écoutait naïvement ces plaintes et n'y trouvait pas de remède. Ah! s'il avait lu le beau livre de la marine que M. Pacini publiait il y a quelque cent ans, il eût pu prouver au batelier trop consciencieux qu'en effet « ça s'est toujours fait » et que ses scrupules ne changeraient rien à la tradition (1). Mais le pêcheur soupirait : « Bien sûr qu'on y remet de l'eau, disait-il, parce qu'il faut que les tonneaux soient remplis. Mais vous pensez bien qu'on ne va pas la chercher à terre... »

L'eau du Rhône, ainsi évoquée, attira notre attention. Elle était d'un vert laiteux et dévalait en torrent que rien n'entrave. Aucune écluse, aucun barrage, pour donner plus de sécurité à la navigation. Jamais les autres fleuves n'ont l'air aussi méchant. Elle battait avec rage les épaves des chalands qu'elle avait engloutis, et celle de ce bateau de passagers qu'on pouvait voir contre une pile de pont. Des années avait passé depuis l'accident, mais les marinières parlaient encore, à voix basse et pleine de sous-entendus, de cette catastrophe, comme si le fleuve n'en eût été que le complice discret.

On approchait de Pont-Saint-Esprit. Depuis quelques jours le remorqueur nous avait quittés et les bateaux passaient d'un toueur à l'autre. Ces toueurs étaient d'étranges machines symétriques, retenues en amont du fleuve par un câble. Une gigantesque bobine, de plusieurs mètres de haut, tournait sans bruit en déroulant le câble grasseux. Quand tout était dévidé, le toueur s'arrêtait et remettait, sans les lâcher, les chalands au suivant. On amarrait le *Cormoran* d'un côté, l'*Iris* de l'autre, le *San Luca* en travers et on se laissait glisser ainsi à reculons. Cette espèce d'île flottante, plus large que longue, semblait un morceau d'usine enlevé à quelque faubourg. L'équipage du *San Luca*, invité sur le pont du commandement, la dominait et pouvait contempler aussi les versants désolés de la vallée. C'étaient des coteaux de pierre grise, sans végétation, où pointaient çà et là quelques cyprès, et des villes. Non, pas des villes, mais des cadavres de villes. Enfermées dans leurs enceintes, les rues étroites gravissaient la pente abrupte en zigzaguant vers le château en ruine qui les commandait. Et toutes les maisons se collaient les unes aux autres,

se serraient comme dans un nid, mais elles n'avaient pas de vie. Personne ne sortait jamais sur leur seuil et les rues gravissaient la pente en vain, car les villes étaient mortes, et la terre, et tout, sauf les grands cyprès noirs et rigides, austères comme des gens en deuil.

Voici le pont. On distinguait de loin l'écume blanche des remous derrière son arche. L'énorme bobine s'arrêta pendant qu'on fixait son câble à un corps mort. Puis elle recommença à le dérouler lentement. Pendant une heure le toueur ressembla à une grosse araignée suspendue à son fil, qui se balance, se balance, pour atteindre la petite branche où elle va le fixer. Elle y arrive. Non, elle repart et recommence. Il allait ainsi de gauche et de droite au bout du câble, cherchant le point précis de son passage. Le *San Luca* retenait son souffle et les marinières crispés fixaient la pile. Elle s'approchait (on l'avait en face de soi), s'écartait, revenait...

Voilà! L'île se tordit, grinça, tous les efforts se portèrent sur les barres. L'écume bondit entre les chalands qui s'entre-choquaient, paraissant naviguer à différents niveaux. Puis tout s'égalisa et les marinières qui lâchèrent les gouvernails firent penser à une troupe d'enfants sortant de l'école, qui rient et se bousculent, et se battent, et plaisantent. Ah! le beau temps! Et cette lumière! Elle est pleine de joie et si légère. Le remorqueur qui nous emmène maintenant va plus vite que le courant. Voici Avignon (on ne la voit pas mais on l'imagine étalée lourdement sous le soleil), et son pont. Est-ce qu'on danse encore sur le pont d'Avignon? Est-ce qu'il est bon pour le marinier?

« Hum! dit l'*Iris* derrière ses tonneaux, mais il faudrait voir ce qu'on fait, nom de nom! »

Le pont part de la rive gauche et s'arrête, car il est coupé, peut-être aux deux tiers du fleuve. On va passer là, dans l'espace vide, où il y a ces petits rochers pointus le long du rivage. Le *San Luca* était amarré au flanc droit de l'*Iris*, qui gouvernait sans voir, et de l'autre côté il y avait un chaland inconnu, car le *Cormoran* était resté à la dernière étape. Le remorqueur s'appêta à prendre le pont; il accélérât encore sa marche et vira un peu vers la gauche. Le convoi décrivit une ligne courbe, dont la fin tendait à s'écarter de la pile dans la direction des petits rochers. L'*Iris* se mit de biais et le *San Luca*, collé à lui, ne pouvait rien que regarder. Les petits rochers avançaient par le travers. S'il les touche, il est per... « Oh! se dit-il en suivant la trajectoire probable des chalands lancés sur le fleuve, pour ces petits rochers-là ce serait la fin de ma vie! » Son équipage était devenu vert comme l'eau du Rhône qui l'emportera si... cette chose arrive. Les petits rochers sont à dix mètres... trois mètres (Cilette ferma les yeux et s'appuya à la baume). Toute la vie tenait à cette seconde précise...

« Non, ils ont passé sous l'arrière et frôlent le gouvernail. »

La tempête

Près de huit ans avaient passé depuis ce soir d'été où nous nous embarquions sur l'Elbe avec Floe, dans un petit bateau que la marée faisait virer à son gré.

Un jour de mai, le *San Luca* quittait Port-Maurice pour se rendre à Gènes. Il était fraîchement peint et ses bois et ceux du canot brillaient sous le vernis. Le moteur auxiliaire qu'on avait installé marchait bien et le réservoir contenait de l'essence pour quelques milles. Mais le bateau n'avait pas été caréné. Le carénage étant la seule chose que son équipage ne puisse faire lui-même, il avait dû se contenter de gratter les algues à la flottaison et d'arracher, sous la coque, au moyen d'une sorte de râteau que Charles avait fabriqué pour cela, les madrépores de tous genres, les grosses

(1) « Sobre dans son enfance (dit l'officier de la marine royale en parlant du jeune novice), il a dû participer, à bord du caboteur, à l'absorption de la dime prélevée sur chaque barrique de la cargaison et remplacée religieusement par une égale quantité d'eau de mer. »

masses visqueuses dont on n'aurait pu dire si elles sont plantes ou bêtes, et les sabelles, minuscules palmiers vivants d'une grâce inouïe, tellement sensibles qu'il suffit d'en approcher un objet pour que leurs feuilles vertes et violacées rentrent d'un coup dans les troncs gris. (Mais si on les sort de l'eau, hélas! on ne tient plus qu'un vilain ver dans un tube de vase!) Il avait passé une corde sous la coque pour faire tomber le plus possible les moules et toute cette végétation étrange à laquelle se mêlaient des échinodermes fantastiques, encrines rouges, petites étoiles de mer, des actinies aux tons vénéneux épanouies comme des chrysanthèmes, des limaces blanches à zébrures vives, qu'on dirait peintes à la gouache, et tant de choses ou d'êtres fascinants, de formes et de couleurs si surprenantes qu'on ne se laisserait pas de les observer. Mais le temps passe trop vite et on ne peut pas rester là à les regarder pendant des heures, songeait le *San Luca*. Il aurait voulu avancer, car le vent le poussait, mais retenu par sa coque rêche il filait à peine plus d'un mille. « Nous n'arriverons même pas à Savona ce soir », dit Charles. Les courants faisaient dévier le bateau et le jour baissait. Le vent tomba, avec la nuit qu'aucune étoile ne paraît. Une légère houle se souleva, qui fit battre le gui d'un bord à l'autre. « Serrons le palan d'écoute... » Toute la toile, en l'air, fasyait. « Amenons les voiles. »

— Est-ce qu'on ne va pas garder la trinquette?

— Inutile, elle ne porte pas.

La houle augmentait. On amarra la baume aux deux bords, fixée sur son chevalet. Le bateau roulait, pris de travers. « Oh! c'est désagréable de le voir se fatiguer ainsi. » Le port de Savone était encore trop éloigné pour que la réserve d'essence suffise, mais les instructions nautiques signalaient un mouillage à Loano, par 14 mètres de fond. Nous en étions à cinq ou six milles au large, et à cette saison on pouvait penser à jeter l'ancre sur une plage. Ainsi le *San Luca* dormirait un peu et continuerait sa route avant l'aube.

Le moteur ronflait. « Prépare la sonde, dans une demi-heure nous serons au mouillage... Mais qu'y a-t-il donc? » Charles se pencha au-dessus du bastingage... La pompe à eau ne fonctionnait plus. Il fallut arrêter le moteur. On hissa de nouveau la trinquette dans l'espoir de saisir un peu de vent. Mais à chaque coup de houle elle courait sur son train, menaçant de briser les poulies.

« Amenons tout, déclara Charles. Il remorquerait le bateau, du canot. Quelle heure est-il? »

— Neuf heures.

Là-bas, vers le Nord, on pouvait voir une lueur. L'amarré qui reliait le *San Luca* au canot se tendait et se détendait. Il semblait, par moment, que la grosse masse du bateau, malgré les efforts du rameur, tirât le canot en arrière. « Est-ce qu'on avance? Quelle heure est-il? »

— Onze heures. On distingue, à la jumelle, des lumières groupées. Elles bougent... elles s'éparpillent. Ce sont des pêcheurs... ils partent à gauche et à droite, et on voit maintenant distinctement un quai éclairé devant des maisons. »

Il était minuit. Mais qu'avaient-elles donc, ces maisons? On croyait s'en rapprocher et tout à coup, bien qu'on tint la barre dans la même direction et qu'on ramât sans arrêt (oh! les mains endolories), elles fuyaient, fuyaient, apparaissaient un instant par bâbord, se cachaient, réapparaissaient par tribord, comme quelqu'un qui joue à ne pas vouloir se laisser attraper. Le rameur, dans le canot, n'en pouvait plus... « Quelle heure? »

« Trois heures... Oui, on avance, dit Cilette laconiquement. Oui, oui, courage, on avance beaucoup », s'écria-t-elle un peu plus tard, car le village paraissait venir à notre rencontre, comme si maintenant le jeu était terminé et qu'il se rendit.

Lorsque la sonde indiqua les 14 mètres de fond, il était 4 h. 30, et quand tout fut en ordre, un peu de gris à l'horizon annonçait l'aube.

L'équipage du *San Luca* dormit comme on dort au mouillage, conscient d'écouter sans cesse si la chaîne se tend ou si l'ancre dérape. Vers 9 heures, Charles descendit dans le canot pour se rendre à terre en quête d'un mécanicien, car il lui manquait une clé pour dévisser le gros écrou de la pompe. Il en trouva un aussitôt et l'emmena vers la plage où l'attendait le canot. Paisible et indifférente, la mer balançait doucement le *San Luca* à 500 mètres de la rive, reflétant un ciel uniformément gris qui avait comme une fente très claire à l'horizon.

« Écoutez, dit le mécanicien, après avoir considéré le temps, ne croyez pas que je refuse de venir avec vous, mais je connais le golfe de Gènes. Dans dix minutes la mer sera si haute que vous ne pourriez plus me ramener, car votre canot se briserait avant d'atterrir. Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de hisser vos voiles et partir au plus vite. Cette plage est tellement mauvaise que vous y perdriez votre navire. »

Charles, ne sachant que penser, monta seul dans le canot. Il n'avait pas encore atteint le *San Luca* que le paysage changeait. Un coup de vent d'une violence inouïe souleva la mer et la creusa. Le premier choc à la chaîne fit tomber Cilette qui, occupée à l'intérieur, crut à un abordage. Elle sortit en titubant et vit la mer jaune et terrible, chargée de sable, et le canot émergeant au faite d'une lame, disparaissant avec son rameur, réapparaissant ailleurs. Il faillit se briser contre la coque, tandis que Charles qui, se trouvait toujours trop haut ou trop bas, essayait de monter ou de descendre à bord.

« On part, dit-il lorsqu'il eut réussi à s'embarquer. Reste à la barre, je vais tâcher de lever l'ancre. »

La barre! L'ancre! Deux choses aussi récalcitrantes l'une que l'autre. La barre parcourait le cockpit avec violence et il eût fallu plusieurs hommes pour la tenir! Et dès qu'on ramenait un peu de chaîne pour se remonter sur l'ancre, les coups de mer menaçaient d'arracher le treuil, car le bateau ne pouvait pas se soulever comme s'il était libre et les lames retombaient sur le pont, le balayaient jusqu'au mât. Il fallait ramper, car le vent n'admettait pas qu'on se tint debout.

« Que faire? » (Après trois quarts d'heure d'efforts, l'équipage du *San Luca*, épuisé, s'était accroupi un instant au fond du cockpit.) « Il n'y a qu'une alternative : que l'ancre dérape, que le treuil finisse par s'arracher ou la chaîne par se casser, et le bateau ira se crever sur la jetée. Mais si l'ancre, le treuil et la chaîne résistent, le bateau (car ici il n'y a que 9 mètres d'eau et du sable retombait avec les embruns) se brisera peu à peu contre le fond. »

— Allons! (L'aspect de la mer était terrifiant.) Essayons encore!

C'est à ce moment que le *San Luca* aperçut deux pêcheurs dans une barque. Ils étaient complètement mouillés et avaient grand-peine à se diriger, car la barque virait, disparaissait, surgissait un instant et avait de nouveau l'air de se perdre. « Mais il faut être fous pour s'embarquer par un temps pareil. Où vont-ils donc? » Cependant la barque s'approchait, cherchait à accoster le *San Luca*.

« Que font-ils? »

Mais le bruit de la mer couvrait les voix. Ils lancèrent des objets sur le pont, des outils, une veste, et réussirent finalement à monter à bord. Alors Charles reconnut son mécanicien.

« Il faut partir! cria-t-il dans la tempête. Nous sommes venus pour vous accompagner. »

L'ancre était enfin levée, on avait hissé la trinquette, un petit bout de la grand-voile et le *San Luca* abattait et prenait le large.

Le canot, amarré très long, suivait par bonds irréguliers et la lourde barque de pêche, qui n'avait pas l'habitude d'être remorquée, faisait d'inquiétantes embardées, Charles se tenait aux treuils qui commandent les manœuvres (il en connaissait seul le maniement) et les deux hommes, muets, ne bougeaient pas de la barre. Ils avaient des visages quelconques, des visages qu'on n'aurait pas remarqués si on les avait croisés dans la rue. Ils ne nous connaissaient pas, ils ignoraient même ce genre de bateau et cependant, sans que personne les appelât, ils étaient venus, suspendant ainsi leur vie à un fil, qui risquait à chaque instant de se rompre.

Car le *San Luca* descendait dans des profondeurs et se dressait tout à coup comme un mur. On le voyait tout entier devant soi, la proue en l'air, puis il paraissait se tordre pour gravir le versant d'une lame et se désaxer. Cilette, dont la présence sur le pont ne servait à rien, ne pouvait plus le regarder. Mais l'aspect de l'intérieur n'était pas plus supportable. La table était renversée, les livres ouverts glissaient par terre parmi des fleurs mouillées tombées d'un vase, et une fiasque roulait, débouchée, dérangeant le cours d'un fleuve rouge en forme d'estuaire qui variait selon les mouvements du bateau. Elle voyait tout cela sans chercher à y toucher, blottie au coin du sofa, se retenant pour ne pas tomber, lorsqu'un cri, le cri d'une bête sauvage à laquelle on arracherait son petit, la tira de là.

« Ma barque! »

Le pêcheur tendait les bras comme si la barque allait accourir à son appel, bien qu'en une seconde la mer, rompant son amarre, l'eût engloutie et entraînée avec elle. Il regardait l'endroit où elle avait disparu, tomba à genoux, invoqua la Vierge, les saints : « Je suis ruiné, sanglotait-il; c'était ma vie, mon gagne-pain, le gagne-pain de mes vieux parents! Oh! Madonna, rendez-la moi, suppliait-il en tordant ses mains. » A la barre, Charles et le mécanicien seraient les dents. Cilette releva l'homme, le prit dans ses bras. Il se laissa faire, comme un petit enfant.

« Qu'il ne pleure plus, la barque serait remplacée, naturellement. Comment était-elle? Neuve? Tant mieux, ce sera plus facile d'en refaire une pareille. On prendra exactement le même bois, on la peindra de la même couleur... » Elle parlait, cherchant à persuader le malheureux, dont le regard perdait un peu de son égarement, s'accrochait au sien pour prendre confiance.

« Vous croyez? »

— Mais bien sûr » répondait-elle avec conviction. Cela ne faisait aucun doute. Mais comment faire? pensait-elle. Car le *San Luca* vit au jour le jour et ne possède rien qui lui permette subitement d'acheter une barque.

« Aussi les engins de pêche. »

— Oui, oui, tout ce qui était dedans. »

L'homme soupirait, posait timidement des questions, retombait dans son chagrin, implorait la mer en furie. Et Cilette parlait, parlait, et de rien formait un espoir qui se dressait devant le pêcheur et lui rendait peu à peu ses forces. Elle la voyait distinctement, cette barque, et la somme qu'elle coûterait, et ses pensées, à l'arrière-plan, accompagnaient ses paroles, leur servaient de contreforts pour soutenir l'édifice qu'elle construisait. « Mais il y a des toiles dans l'armoire et des dessins dans les portefeuilles. » Elle écrivait de tous les côtés. Et le *San Luca* a des amis!... « Oui, oui, dit-elle, les rames aussi. »

Cependant, on arrivait enfin derrière un cap où — le mécanicien l'avait prédit — « l'eau sera plate comme la main tendue ». Le *San Luca* sembla se réveiller d'un cauchemar, reprit une position normale et glissait doucement, lorsqu'un canot de la Marine l'accosta. Elle lui dressait procès-verbal pour avoir (le sémaphore l'avait signalé) navigué sans pavillon.

« Ah! c'est vrai », se souvint Charles. Il avait amené le pavillon, que le vent mettait en lambeaux, et oublié d'en hisser un autre. Et il déroula l'étoffe déchirée en longues barbes, les trois couleurs que l'équipage du *San Luca* voit toujours flotter derrière lui, qui, de loin, dans tous les ports, lui signalent la présence de son foyer flottant, qui sont pour lui, sans arrière-pensée (puisqu'elles ne représentent rien d'autre à ses yeux), le symbole de sa vie, et il les tendit, ces couleurs, à l'officier de police, avec le certificat d'immatriculation.

« Belgique? dit-il. Ça va bien. »

Maintenant on pouvait parler et le mécanicien se présenta. C'était un capitaine, qui conduisait autrefois des voiliers et des navires de commerce. Il était retraité, et il avait à la maison, disait-il en souriant, une petite fille de deux mois, la première après vingt ans de mariage. En quittant Charles, il était resté sur la plage et lorsqu'il avait vu les vains efforts du *San Luca* pour lever l'ancre, il n'avait pas pu tenir en place. Il lui fallait une barque et un homme. Mais quoique la plage fût couverte de gens qui trépassaient d'inquiétude, personne ne voulait l'accompagner. Finalement, il avait réussi à persuader celui-là...

Mais le pêcheur, en train de dîner, ne semblait prêter aucune importance à ce fait. Il se demandait comment le *San Luca* avait réussi ce matin à atteindre Loane, car il y a des courants qui tournent sur plusieurs milles devant la plage, et ceux qui s'y aventurent le soir, sans connaître les endroits d'où l'on peut s'en échapper, risquent de passer une mauvaise nuit, pensait-il. Il s'installa plus confortablement sur le coussin au coin de la cabine et soupira : « Si je n'avais pas perdu ma barque, ce serait le plus beau jour de ma vie ». Il toucha délicatement du bout des doigts la table blanche. « ... Il me sembla que je suis » un signor. »

« Quoi qu'il arrive, — Charles traversait rapidement la cabine — je préférerais que tu sois dehors. Ça a tout à fait vilaine figure. »

— Dehors? Mais comment y aller? » Cilette était si fatiguée que sa volonté ne fonctionnait plus. Le vent avait tourné tout d'un coup. On avait eu le temps d'accepter un café offert par les autorités du pays et le commandant du sémaphore, d'acheter quelques litres d'essence — la pompe était réparée — de se reposer un peu, et il avait fallu fuir, pour les mêmes raisons que la veille, la plage dangereuse.

Et maintenant, la mer était pire encore et le vent debout. Charles regardait son bateau, les muscles tendus. Malgré les mouvements désordonnés de la coque, le pont était tout à fait sec. Il était sûr du gréement, car il avait remplacé lui-même les haubans, les bastaques, les états et les avait fourrés pour les protéger de la rouille. Mais le bateau! Il ne se l'était jamais représenté dans une mer pareille. Il mit le moteur en marche et l'hélice, qui se trouvait à chaque instant hors de l'eau, faisait un bruit d'aéroplane. Le vent le poussait à la côte et tous les efforts du *San Luca* ne servaient qu'à laisser entre elle et lui une petite distance qui, au moindre faux mouvement, serait franchie. Et, bien que le bateau luttât avec toute son énergie, disparaissant complètement entre les murailles d'eau, soulevé d'un côté, attiré de l'autre, ayant à chaque instant l'air de se renverser, il avançait à peine... Le canot semblait amarré à un élastique. Sa bosse se tendait, l'obligeant à traverser la crête d'une lame, et il en dévalait tout à coup et tombait sur le gouvernail. Les minutes comptaient comme des événements décisifs. Charles hypnotisait le *San Luca*, le forçant à écouter des ordres non formulés, à se relever, à se redresser, à marcher en avant. Les deux hommes à la barre regardaient fixement devant eux.

Sans contrôle sur ses membres inertes qui roulaient comme des objets qu'elle considérait d'un autre plan, Cilette avait plusieurs âmes éparpillées, mais qui se rassemblaient sur ce point précis.

dans cette cabine qui tournait, dont le plancher montait, dont les parois s'inclinaient ou se rejetaient en arrière. Elle vivait avec une acuité extraordinaire ce qui se passait sur le pont et elle entendait en même temps avec précision ce que Charles avait dit quelques années auparavant sur la Côte d'Azur : Ah ! il était fatigué de ces gros travaux qui prennent tellement de temps, et de toutes ces angoisses ; « Songe à la quiétude d'une vieille petite maison entre des arbres, au travail dans des ateliers immobiles... Tu planterais des zinnias... des roses. Il faudrait un cabriolet pour aller chercher des amis à une gare qui serait très éloignée et de gros chiens courraient à notre rencontre dans le jardin sombre... Imagine un petit cheval traversant la forêt... »

Non, elle ne l'imaginait pas. Elle aurait aimé ces choses, autre fois : être entourée d'animaux (pas de poules), sentir l'odeur de la terre, ne pas bouger, rester toujours au même endroit. Charles s'était si souvent moqué d'elle, au commencement ! Elle s'attachait à un roseau, riait-il. Mais maintenant, elle était devenue autrement.

« Tu n'es pas assez souple, critiquait-il, il faut savoir se plier à toutes sortes de vies et les vouloir selon soi-même. »

Elle l'entendait courir sur le pont, aller préparer la trinquette. Les hautes lames se levaient l'une après l'autre devant les hublots, croissaient, s'écroulaient, recommençaient. « Oh ! que la mer est méchante... » Mais une sorte d'effroi coupait son exclamation, comme si de telles paroles, prononcées ou non, fussent un manque de respect à cette divinité.

« Eh bien, en arrivant au port... dit-elle, consciente de sa lâcheté et avec cette duplicité qu'on éprouve par exemple quand on dit une méchanceté à quelqu'un qui vous est cher... on pourra peut-être penser à le mettre en vente... ce bateau. »

Le moteur marchait toujours.

« Il n'y a que lui qui nous tienne, constata Charles. Et j'ai déjà vidé le dernier bidon d'essence dans le réservoir. »

— Et nous sommes ?

— A un demi-mille du port de Savone.

— Et si le moteur s'arrête ?

— Ah ! s'il s'arrête...

Il ne répondit pas ce qu'il pensait (bien que Cilette le sût et fût prête à l'entendre), car il y a des choses qu'on imagine, mais qu'il est impossible d'énoncer à haute voix.

« ...Il faudrait tâcher de s'éloigner de la côte et de gagner le large », dit-il.

Le vent appuyait le *San Luca* aux jetées. Les lames étaient énormes. Cet endroit est un des plus mauvais à cause du ressac. Le port était à 400 mètres, à 300 mètres... lorsqu'un silence, plus terrifiant qu'un bruit assourdissant, s'imposa tout à coup quand le carburateur eut aspiré la dernière goutte d'essence et que le moteur s'arrêta.

« Hissez la trinquette ! »

La mer, dont le vrombissement intermittent de l'hélice ne couvrait plus les grognements, parut encore plus terrible.

Mais quelque chose émergea à ce moment de derrière les vagues : un remorqueur.

CILETTE OPAIRE.

A bord du *San Luca*.

Escale à Civitavecchia, mars 1931.

Hermès trismégiste

Giovanni di Maestro Stefano lui a réservé la place d'honneur, entre les Sibylles, dans ces curieux graffiti qui couvrent le pavement de la cathédrale de Sienne. Il y voisine avec Moïse et les saints personnages de l'Ancien Testament. Sa haute mitre lui donne un air de magicien ; de la main droite il tend à un Egyptien en turban un livre ouvert sur lequel est écrit : *Suscipite o licteras et leges Egiptii* (1). En retrait de la scène principale, un philosophe fixe le Trismégiste.

Le dessin est de 1488. Dix-sept ans auparavant, Ficin avait publié sa fameuse traduction des écrits hermétiques (2). Hermès trismégiste fit ainsi son entrée en Occident, comme, quatre siècles plus tôt, il avait conquis Byzance. De suite, il suscita l'enthousiasme. Ficin expliquait dans sa préface que le grand-père d'Hermès trismégiste était le contemporain de Moïse. Hermès, disait-il, fut le premier théologien. Il initia Orphée, et ses doctrines, par Aglaophamus et Pythagore, parvinrent à Platon. Le maître du divin Platon ! La Renaissance italienne, éprise de Platon, se passionna pour les écrits hermétiques.

Qui lit encore aujourd'hui le *Livre de la Puissance et de la Sagesse de Dieu* ? Les Sibylles, grâce à Michel-Ange et au *Dies irae*, ont conservé une mention dans l'Eglise chrétienne ; Hermès trismégiste est aux oubliettes.

Mon intention n'est pas de le réhabiliter. C'était un usurpateur. Platon ne lui devait rien. Mais présentons-le.

* * *

Hermès trismégiste (3) pour les Grecs, et pour les Egyptiens Thot, grand et grand, dieu d'Hermopolis, inventeur de l'écriture, scribe des dieux, Seigneur des livres, qui siège au milieu des livres, protecteur des écrivains, médecin et magicien au service des dieux, des hommes et des morts. Aux confins de notre ère, le dieu était rabaissé au niveau d'un homme. Il avait vécu, disait-on, en Egypte, à l'âge d'or, et était parvenu à une science profonde. Il initia des disciples. Mort, il avait été apothéosé. La science conduisit à l'Olympe.

Les temples égyptiens conservaient depuis toujours des livres de Thot. Les prêtres les portaient solennellement, aux grandes processions. Ces vénérables rouleaux de papyrus ne contenaient sans doute que des recettes magiques et astrologiques, et d'abstruses liturgies, mais par le prestige dont les hiéroglyphes jouissaient même en Grèce, depuis Hérodote, tous les croyaient remplis d'une philosophie admirable. On s'imaginait les traduire en grec ; en réalité, dans ces prétendues versions, des Egyptiens hellénisés, demi-rêveurs et demi-fausaires, démarquaient en de courts libelles la philosophie de Platon, surtout son Timée. Hermès y était censé instruire ses disciples Asclépios et Tat. Isis même y prenait la parole. Le genre eut du succès. Au III^e siècle de notre ère, les écrits hermétiques étaient répandus dans toute l'Afrique du Nord et pénétraient en Gaule. Ça et là, des clubs païens se serraient autour du Trismégiste. La propagande chrétienne déconcertait alors les attardés du paganisme : c'était une façon d'organiser la résistance que de présenter la vieille religion sous un travestissement philosophique.

Quelques textes d'Arnobé et de Lactance font même soup-

(1) « Recevez, ô Egyptiens, les lettres et les lois ». Le texte est suggéré par Cicéron, *Nat. deor.*, III, 56.

(2) *Mercurii Trismegisti Liber de Potestate et Sapientia Dei*, Trévise, 1471.

(3) « Trismégiste », trois fois très grand, formule imitant la titulature égyptienne.

conner l'existence, au III^e siècle, d'une véritable secte religieuse hermétique, une sorte d'église. Une découverte inattendue a confirmé ces soupçons.

En 1916-1918, un détachement des troupes françaises d'Algérie tenait en respect les tribus turbulentes de l'Aurès. Il occupa les ruines de l'antique cité de Lambiridi et, pendant leurs loisirs prolongés, les officiers français s'amusaient à déchiffrer les souvenirs qu'y avaient laissés les légionnaires romains, leurs prédécesseurs.

On organisa des fouilles archéologiques. Le 8 juin 1918, M. le lieutenant Rigaille dégagait un tombeau avec un curieux pavement en mosaïque. Le sarcophage principal, démuré en 1919, mit au jour le nom de la morte de Lambiridi : Cornélia Ourbanilla. « Je repose ici, disait-elle dans l'inscription, sauvée d'un grand danger, ayant vécu vingt-huit ans, dix mois, douze jours et neuf heures. » Le mari, qui construisit le tombeau, s'appelait Tiberius Claudius Vitalis.

M. Carcopino (1) a brillamment interprété la signification de la mosaïque et des inscriptions du tombeau. Vitalis et sa femme auraient appartenu à la secte hermétique. Un dieu-médecin, dans la mosaïque, guérit une malade squelettique : c'est Asclépios, disciple d'Hermès. Le cratère qui sert de motif ornemental est descendu du ciel et contient la boisson pure de l'Intelligence ; le symbole convient parfaitement à la religion hermétique, dont un livret sacré s'intitule même « le Cratère ».

* * *

Les adeptes de l'hermétisme s'imaginaient posséder des révélations. L'Intelligence suprême était apparue à Hermès trismégiste, qui avait écrit sous sa dictée. « Je réfléchissais un jour sur les êtres, raconte Hermès au début du recueil ; ma pensée planait dans les hauteurs et toutes mes sensations corporelles étaient engourdis comme dans le lourd sommeil qui suit la satiété, les excès ou la fatigue. Il me sembla qu'un être immense, sans limites déterminées, m'appelait par mon nom et me disait : Que veux-tu entendre et voir, que veux-tu apprendre et connaître ? — Qui donc es-tu, répondis-je ? — Je suis, dit-il, Pormandrès (2), l'Intelligence souveraine. Je sais ce que tu désires, et partout je suis avec toi. — Je veux, répondis-je, être instruit sur les êtres, comprendre leur nature et connaître Dieu. — Reçois dans ta pensée ce que tu veux savoir, me dit-il, je t'instruirai (3). »

Les prétendues révélations de l'hermétisme sont fort monotones. Ce sont des espèces d'élévations sur un monothéisme platonicien à tournure panthéiste, et trop souvent des mythes grossiers viennent alourdir la belle allure des développements de Platon. Parfois, elles atteignent cependant à une vraie beauté religieuse. Ainsi l'hymne qui termine le premier livre :

Saint est Dieu, le père de toutes choses.

Saint est Dieu, dont la volonté est accomplie par ses propres
[Puissances.

Saint est Dieu, qui veut être connu et qui est connu de ceux qui
[sont à lui.

Tu es saint, toi qui as constitué les êtres par ta parole.

Tu es saint, toi dont toute la nature est l'image.

Tu es saint, toi que la nature n'a pu imiter.

Tu es saint, ô toi plus fort que toute Puissance.

Tu es saint, ô toi, plus grand que toute majesté.

Tu es saint, ô toi, supérieur à toute louange.

Reçois le pur sacrifice verbal de l'âme et du cœur qui monte vers toi, ô inexprimable, ô ineffable, que le silence seul peut nommer.

(1) « Le tombeau de Lambiridi et l'hermétisme africain », dans *Revue archéologique*, 1922.

(2) Terme venu de l'égyptien, ou mauvaise formation grecque signifiant « le Pasteur de l'homme ».

(3) Traduction dans M. MÉNARD, *Hermès trismégiste*, Paris, 1866.

Je demande de ne pas être privé de la science qui est conforme à notre nature, exauce-moi. Donne-moi la force, illumine de tes dons ceux qui sont dans l'ignorance, les frères de ma race, les enfants. Je crois en toi et je te rends témoignage, je vais à la vie et à la lumière. O père, sois béni. Cet homme qui t'appartient veut partager la sainteté, comme tu lui en as donné plein pouvoir.

* * *

Dès la plus haute antiquité, les chrétiens ont su reconnaître les mérites de cette littérature religieuse. L'hymne que nous venons de transcrire a pris place dans une vieille collection de prières chrétiennes, conservée dans un papyrus de Berlin (1). L'apologétique africaine s'appuyait volontiers sur Hermès, « le contemporain et l'élève de Moïse », dont les révélations et celles des Sibylles annoncèrent, de longs siècles à l'avance, le christianisme. Hermès trismégiste et les Sibylles, c'étaient les veilleurs que Dieu avait donnés à la nuit du paganisme. « Hermès trismégiste, écrivait Lactance, nous est un excellent témoin, qui pour le fond des choses et les expressions, s'accorde avec nous, c'est-à-dire avec les Prophètes dont nous sommes les disciples (2). »

Les écrits d'Hermès trismégiste témoignaient en effet de la vérité du christianisme, mais autrement que ne l'imaginait Lactance. Quand ils citaient Hermès, les chrétiens ne faisaient en réalité que reprendre leur bien. C'est parce que le christianisme était né et qu'il avait été le ferment du paganisme que les Egyptiens donnèrent à leur religion cette tournure de piété et de soulèvement vers le ciel. L'effort païen mourut de la vide ; tandis que le christianisme recueillait pieusement tout ce que Platon avait dit de bien et de beau.

LUCIEN CÉREFAUX,
professeur à l'Université de Louvain.

(1) *Pap. Berol.* 9764, édité par C. Schmidt et W. Schubart, *Berliner Klassikertexte*, VI (1910).

(2) *Div. inst.*, VI, 25.

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Banneux confirme-t-il Beauraing ?

Pour en juger lisez

Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

22^e mille

« L'original pasteur de Bétaumont joint, on le sait, une foi très éclairée à la malice la plus aiguë ; un savoureux dosage mêle ici l'une à l'autre, et l'on ne saurait enseigner avec plus de charme ». (Le R. P. de Parvillez dans les *Études*). Le curé Pecquet à Beauraing est un vrai chef-d'œuvre (*Hooger Leven*).

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

L'Internationalisme d'Henri de Man

Comment le nationalisme et le socialisme découlent d'une même source psychologique, comment le socialisme parachève la mission du nationalisme, tels sont deux thèmes mis en pleine lumière par Henri de Man, dans sa brochure *Nationalisme et Socialisme* (1). Auteur justement célèbre d'*Au delà du Marxisme*, Henri de Man avait déjà touché à la question si souvent débattue du nationalisme et de l'internationalisme; mais l'insuffisance de précision avait permis aux deux camps opposés, nationaliste et internationaliste, d'invoquer son appui doctrinal. Sollicité de prendre position, il s'efforça d'élucider le concept qu'il exprimait par ce mot d'une ambiguïté malencontreuse, le nationalisme. Nous voudrions tenter ici une analyse et un résumé de ses idées, et les faire suivre d'une brève appréciation.

* * *

A l'encontre de Karl Marx, dans le nationalisme, comme dans tout sentiment et toute action issue de celui-ci, Henri de Man se refuse à voir une simple émanation de l'infrastructure économique. Une fois de plus il nous fait ici toucher du doigt le point faible du matérialisme historique: celui-ci se trouve en effet impuissant quand il s'agit de diagnostiquer les causes dernières qui font tendre les peuples vers une organisation plus saine. Sans faire fi du facteur économique, nous devons attacher aux mobiles supérieurs de l'activité humaine l'importance qu'ils méritent. C'est ainsi que le mobile psychologique fondamental de l'un et l'autre mouvement, du nationalisme et du socialisme, n'est pas d'ordre économique. Au fond de la conscience individuelle de l'homme et de la conscience collective de la classe ou du groupe national, gît un besoin d'appréciation: désir de s'estimer soi-même, désir d'être estimé par autrui.

L'individu naît dans un milieu social qui lui est propre et auquel il s'attache, il y puise une façon particulière d'exprimer sa pensée, de communiquer ses impressions à son entourage: tout cela d'une certaine manière fait partie de sa nature. Si l'on qualifie d'inférieure, soit sa situation sociale, soit sa langue, cela constitue à ses yeux un attentat à sa personnalité. La classe, la nation en tant que « personnalités collectives » sont susceptibles de ressentir des émotions identiques. De sorte que le socialisme tout comme le nationalisme plonge ses racines au fond de la conscience humaine, siège de tout sentiment et en particulier du sentiment d'humiliation.

* * *

De même que le socialisme n'est concevable qu'en fonction du capitalisme, le nationalisme suppose un nationalisme antagoniste. Suivant d'ailleurs que l'antagonisme vient d'une entité située à côté au-dessus ou au-dessous, H. de Man donne au nationalisme qui en est la conséquence le qualificatif de « compétitif », « autoritaire » ou « libertaire ».

C'est au cours du siècle dernier que se sont formés les grands Etats indépendants et actuellement ils vivent l'un à côté de l'autre sur pied d'égalité: l'hypothèse du pangermanisme ou du panslavisme rentrerait sous la dénomination de « nationalisme compé-

titif ». L'autorité qu'exerce l'Angleterre sur les Indes est pour H. de Man un exemple de « nationalisme autoritaire », tandis que le mouvement d'émancipation suscité par Gandhi est une expression de « nationalisme libertaire ». Nous laisserons désormais de côté cet aspect extérieur du nationalisme souvent appelé « impérialisme » et nous nous attacherons à son aspect intérieur: de Man entend par là le cas d'un groupe caractérisé par des mœurs et un dialecte qui lui sont propres; si sa culture est compromise par la situation qui lui est faite dans le cadre de l'Etat, à l'encontre de l'autoritarisme oublieux du génie particulier à une race, si minime que soit le nombre de ses représentants, naît dans le groupe opprimé une aspiration libertaire: celle-ci tendra vers un *modus vivendi* plus équitable, permettant aux qualités essentielles de la race de continuer à vivre et de se développer normalement. Parfois le seul remède au mal consistera dans l'émancipation. Telles furent la genèse et l'issue du mouvement hongrois en Serbie. Une solution similaire s'imposera-t-elle au conflit linguistique dont la Belgique est le théâtre? se demande Henri de Man.

Tous les nationalismes libertaires européens sont aujourd'hui basés sur l'idée que la langue est l'élément proprement constitutif de la nation, tandis que l'Etat, force économique et militaire, forme le noyau du nationalisme autoritaire. Mais à mesure que le nationalisme libertaire accroît ses succès, il se transforme en nationalisme autoritaire. Quand un homme se sent humilié, deux lignes de conduite s'offrent à lui: ou bien augmenter sa valeur personnelle pour se faire apprécier, ou bien rabaisser l'antagoniste pour le dominer. Il en est du groupe comme de l'homme. Le vice profond de tout nationalisme, au sens d'Henri de Man, gît précisément dans le fait qu'il exalte un groupe en diminuant les autres. Il est fait des préjugés inspirés par l'orgueil égocentriste, il implique un système de croyances qui correspondent au besoin national d'estime et nullement à la vérité objective qui, elle, n'est pas nationale, mais universelle.

* * *

Or ici le socialisme se sépare du nationalisme libertaire et, selon de Man, apparaît comme seul détenteur du remède pleinement efficace. Continuons à suivre sa pensée.

Le socialisme se montre plus total et plus radical dans sa méthode curative. Il tend à supprimer tout nationalisme: domination capitaliste comme autorité militaire, existence même de frontières territoriales sont des limitations insupportables à l'idéal socialiste. « La raison la plus profonde de l'opposition du socialisme à tout nationalisme autoritaire ne réside pas seulement dans sa revendication du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et dans son action en faveur d'une organisation de la paix mondiale; cette raison est d'ordre psychologique et se dirige contre la façon de penser même du nationalisme, pour autant que celui-ci constitue un égoïsme national et pour autant qu'il place la nation, sa puissance, son prestige et les valeurs spirituelles particulières auxquelles elle croit au-dessus des valeurs universelles de la justice et de la vérité, au-dessus des tâches universelles de la lutte pour la liberté et la paix (1) ». Henri de Man reconnaît certes la haute valeur du sentiment patriotique en tant qu'attachement au pays natal, au milieu culturel, à un ensemble harmonieux d'institutions et coutumes civiles et politiques; mais il s'insurge violemment contre la conception nationaliste actuelle « que chaque nation est prédestinée à se réaliser par la lutte contre les autres nations et qu'elle ne doit reconnaître d'autres limites, à la légitimité des valeurs qu'elle représente, que celles qu'elle peut réaliser par la force (2) ».

* * *

(1) « Nationalisme et Socialisme », par HENRI DE MAN, dans *Equilibres*, cahiers périodiques, 2^e série, n^o 7, mai 1932, Bruxelles et Paris, L'Eglantine, in-8^o de 83 pages.

(1) *Op. cit.*, p. 38.

(2) *Ibid.*, p. 39.

Après avoir suivi le penseur socialiste dans son procès du nationalisme abstrait, passons à l'application qu'il fait de ses principes au cas concret du mouvement régionaliste flamand en Belgique. La cause en est, à ses yeux, dans le siècle d'oppression que subit le peuple des Flandres : par réaction, un mouvement naquit et grandit, qui tendait à assurer le respect des droits linguistiques. Mais ce nationalisme, le socialisme le dépasse en projetant une lumière plus ample sur un horizon plus vaste. Un exemple : le paysan des Flandres, une fois enrégimenté, recevait les ordres dans une langue autre que la sienne : le nationaliste exige qu'il soit désormais commandé en flamand. Mais voici que, épris d'un idéal de fraternité et d'égalité universelles, le socialiste proclame l'armée inutile et réclame son abolition. Ainsi fait-il pour toutes les institutions sociales et politiques qui sont causes d'injustice et d'oppression à l'égard d'une minorité. Le socialisme va plus à fond dans le diagnostic du mal et la prescription du remède.

Cependant, si tel est l'idéal socialiste, H. de Man conçoit que les nécessités de la vie réelle et actuelle viennent imposer au nationalisme libertaire certaines limites. Celles-ci trouvent leur principe dans la nature concrète de l'objet de ses aspirations : le socialisme veut l'égalité pour tous les hommes et dans tous les domaines : enseignement, législation et administration, armée, etc... Et ces exigences, le socialisme veut que le peuple flamand les pose à d'autres certes, mais aussi et surtout qu'il se les pose à lui-même. « Le socialisme exige de toute classe ouvrière et de tout peuple qu'ils se relèvent eux-mêmes et qu'ils se libèrent eux-mêmes. C'est pour cela que la langue populaire doit être l'outil d'un mouvement de relèvement culturel et d'autonomie culturelle; c'est pour cela que le mouvement flamand doit être plus qu'un mouvement linguistique, à savoir un mouvement culturel, un mouvement du peuple dirigé contre sa propre indifférence et sa propre ignorance (1). » Et ainsi seulement, le peuple flamand parviendra à faire régner la paix sur le monde : « il lutte pour la nation, contre le nationalisme; en libérant toutes les nationalités, il rendra superflus tous les nationalismes (2). »

* * *

Tel nous apparaît l'enchaînement logique des idées d'Henri de Man. Il offre par lui-même, pensons-nous, un grand intérêt, car son internationalisme fait corps avec l'ensemble de ses théories sociales : nous n'avons pu que l'indiquer brièvement, il nous serait aisé de le démontrer. La critique de ses idées nous entraînerait loin. Pour le moment, bornons-nous à rappeler l'opposition qui au premier coup d'œil se manifeste entre certaines conséquences de cet internationalisme et les principes de la sociologie catholique.

L'étude de la nature même de l'homme nous y fait découvrir, au milieu d'autres sentiments primitifs, le sentiment national. Par la volonté divine, nous naissons dans un milieu où chaque homme doit trouver dans le complexus social des moyens pour accomplir son devoir et réaliser son salut. De notre nature même d'êtres sociaux découlent des obligations et notre premier devoir est d'en prendre conscience et de les accomplir. Mais si la famille, la classe, la nation sont les cellules dans lesquelles surgit et se développe le mouvement vital, l'amour chrétien inonde l'univers, passant par delà les frontières que tracent les nécessités économiques et politiques. Par là un certain internationalisme, spécifiquement spirituel, se trouve justifié. Celui-ci n'est nullement en contradiction avec un certain nationalisme, respectueux de la hiérarchie des valeurs.

Ainsi nous reconnaitrons la justice des revendications d'une minorité dont le génie propre est menacé de périr étouffé dans l'ignorance. Si d'une part la culture flamande est mise en danger, sa vie et son expansion normales ne constituant pas d'autre part une menace pour l'unité politique de la nation, « un bon, un vrai nationaliste belge, écrivait M. F. Deschamps, ne peut que souhaiter de voir les Flamands, conscients de leur glorieux passé, reprendre les grandes traditions artistiques, littéraires et économiques qui ont fait autrefois la gloire de leur race. La Belgique en sera moins uniforme peut-être, mais plus réellement belle et grande (1) ».

Autre chose serait de renverser la hiérarchie naturelle, de disloquer un Etat alors que d'autres moyens nous sont donnés pour rétablir l'ordre méconnu des valeurs : nous serions forcés de voir dans ce renversement une application de l'individualisme révolutionnaire de J.-J. Rousseau, transposé sur le plan de la collectivité nationale.

L'internationalisme absolu, poussant à fond les conséquences du principe libertaire, culbute toute barrière qui s'oppose à la fantaisie individuelle. Y voir la réalisation de la fraternité universelle évangélique est une hérésie : entre le christianisme et le mouvement purement humanitaire, il y a une opposition radicale : mystique toute terrestre, faisant de l'homme sa propre fin alors qu'elle ne se trouve qu'en Dieu. La famille, la société, la patrie sont les conditions dans lesquelles, suivant le plan divin, l'homme est appelé à remplir ici-bas sa mission. Faire abstraction de ces réalités, moyens nécessaires à l'obtention d'un but imposé, c'est aller à l'encontre de la fin suprême assignée par le Créateur à sa créature.

Les principes sont donc clairs. Toutefois, avec M. F. Deschamps, nous avouons qu'en face de ce problème « la tâche des catholiques n'est évidemment pas facile. Ils ont en effet à éviter deux écueils auxquels ils sont toujours en danger de se heurter : le nationalisme païen, dont les penseurs allemands, philosophes, sociologues, juristes, hommes d'Etat ont élaboré la doctrine avec un candide cynisme; l'internationalisme humanitaire, qui prend sa source dans les idées révolutionnaires dont la racine philosophique est l'autonomie absolue de la personne humaine, qui rejette toute autre loi que celles qu'elle se donne à elle-même (2) ».

XAVIER LEGRAND.

(1) *Revue catholique des idées et des faits*, 29 juin 1923, « Une Enquête sur le Nationalisme », (enquête ouverte par la revue *Les Lettres*).

(2) *Le XX^e Siècle*, 11 septembre 1927, F. DESCHAMPS, « Le Patriotisme selon saint Augustin ».

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pâques, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

(1) *Ibid.*, pp. 75-76.

(2) *Op. cit.*, p. 83.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

Discussion du système De Greeff.

Je ne puis, au préalable, dénier à M. De Greeff, dans la manière de se soumettre aux faits, l'a b c de la méthode scientifique, une habileté spéciale. J'admire franchement avec quelle désinvolture il écrit, à la page 158 des *Études carmélitaines* : « *Le terrain favorable, ce n'est nullement comme semble le penser le Dr Maistriaux, un milieu mystique ou imbu d'idées superstitieuses, c'est l'intérêt que suscitent dans l'entourage les premières déclarations des enfants et l'attention dont ils deviennent l'objet.* »

Intérêt affectueux et sympathique, s'entend, qui devait singulièrement encourager l'imposture. La Sœur Supérieure se fâche et enjoint « qu'on en finisse au plus tôt avec ces histoires d'Apparitions » (textuel); M. le Doyen, demeuré longtemps incrédule, rudoie les enfants, leurs parents les bousculent et les menacent, se sentant exposés au ridicule d'une pitoyable aventure, les camarades ricanent, les visionnaires sont traités de menteurs et deviennent la risée des fortes têtes de l'endroit. Voilà l'intérêt de l'entourage qui allait, selon M. De Greeff, créer une atmosphère de collusion! Il est tout de même fâcheux, quand on prétend parler au nom de la science, que l'on débute par une entorse à la vérité des faits les plus patents.

Autre détail complémentaire. Je ne reviens sur les éléments préexistants aux événements de Beauraing présentés comme facteurs de suggestion, que pour y ajouter cette perle : « Enfin, écrit M. De Greeff, les enfants ont pu lire le récit des apparitions de Fatima, l'édition d'Averbode existant dans l'endroit peu avant les visions. » Ils ont pu. L'ont-ils fait? Un témoin de premier plan m'affirme que cette publication d'Averbode n'est parvenue aux mains d'aucun des enfants. M. le Doyen atteste que le susdit récit a été lu et commenté au cours des événements, et après, mais pas du tout auparavant. Mais, en revanche, il a la loyauté de nous révéler un fait dont M. De Greeff, mieux avisé, aurait pu tirer parti : Albert lisait le *Petit Vingtième Siècle!* Quelle trouvaille!

Avant d'y situer le drame psychologique du 29 novembre, genèse de tout le déroulement ultérieur, le dramaturge a soigné le décor et de cet endroit banal que dépréciait le Dr Maistriaux, a su faire un lieu d'épouvante.

« De la grille » pour entrer dans l'allée du couvent, on voit, « vers la gauche, au coin des bâtiments du couvent, des clartés silencieuses et très fugaces. Elles n'ont pas de point de repère où les situer et semblent glisser sur le remblai du chemin de fer. » (Les soulignements sont de l'auteur.)

« Lorsqu'on a sonné à la porte du couvent et qu'on se retourne vers le chemin, on a la grotte à droite, on la voit mal, et, au-dessus, la masse de quelques arbres. Or, les ombres de ceux-ci se projettent sur le talus du chemin de fer, lorsqu'une auto éclaire, venant de la direction de l'église on descendant de plus haut, les ombres projetées se déplacent latéralement. Il est certain qu'une imagination apeurée peut y trouver de quoi alimenter une illusion. »

Description romancée, faite non sans préméditation. Ce que

(1) Voir la *Revue catholique* du 31 mars et du 7 avril.

L'artiste donne pour « clartés silencieuses et fugaces, glissant sur le remblai », ce sont bel et bien des paires de phares d'autos se déplaçant avec rapidité et, du point d'observation qu'il indique, nulle confusion n'est possible. De plus, quand les autos dévalent la route de Pondrôme vers la Grand'Place, elles braquent leurs phares parallèlement au remblai bornant la propriété des Sœurs et enjambant la route, et non pas, ce serait matériellement impossible, sur le remblai lui-même. Quand les autos viennent en sens inverse de la Grand'Place, c'est sur le pont aux pierres grises qu'elles projettent leurs clartés et non pas sur l'emplacement des Apparitions. Inutile donc de faire jouer les ombres fantastiques des arbres qui n'expliqueraient rien du tout. Manifestement, un observateur posté à la grille, regardant vers le viaduc, verrait nécessairement les ombres se mouvoir de gauche à droite, c'est-à-dire dans le sens diamétralement opposé au mouvement de la Forme blanche, aperçue par les enfants, qui se déplaçait non sur le remblai, mais par-dessus, dans l'espace et de droite à gauche. Témoignage concordant, formel, irrécusable.

* * *

C'est dans ce cadre truqué à souhait que M. De Greeff, avec un art consommé de mise en scène, a dressé l'épouvantail qui allait déchaîner toute l'histoire. Voici où le drame se corse. Si, du seuil du couvent, exécutant un demi-tour, on se retourne dans la direction de l'allée centrale, vers la grand'route, on peut apercevoir, par un temps sombre, à travers les arbres dénudés, « une tache blanche informe se dessiner dans l'espace ». C'est un signal triangulaire, portant le numéro 40, posé sur le talus du chemin de fer. Eclairé seulement par réflexion, il se fait qu'on ne distingue pas le poteau où il est fixé, « on ne voit rien que la forme blanche qui n'étant pas intensément illuminée n'a pas de contours très précis ». Ce peut être un point énigmatique pour un étranger, j'en conviens, mais il est banal pour les habitués, notamment pour les enfants qui le voyaient tous les jours. Mais M. De Greeff ne l'entend pas ainsi; de cette borne triangulaire il fera la pierre angulaire de son système ou la maîtresse poutre qui supporte tout et vers laquelle il fera, coûte que coûte, converger tous les gestes et tous les dires. Il le laisse entrevoir par ces mots : « L'endroit n'est évidemment pas impressionnant pour un adulte, il est laid par-dessus tout. Mais pour des enfants effrayés, il possède tout ce qu'il faut pour intensifier l'épouvante. » C'est rester en dessous de sa pensée; en réalité, ce spectacle créera l'épouvante. Et l'analyse de la soirée du 29 novembre s'achèvera sur cette conclusion : « On ne peut affirmer qu'il y ait eu ce soir-là autre chose qu'une peur déclenchée chez les enfants soit par les mots d'Albert, soit par toute autre cause (la borne, sans doute), peur qui fut suivie d'illusions diverses. »

Lucrèce avait dit : *Primus in orbe terrarum fecit deos timor. La première, la Peur créa les dieux sur le globe terrestre.* M. De Greeff répète, en écho, que la Peur a tout fait à Beauraing.

Nous comprenons. C'était donc dans l'horreur de la nuit maléfique du 29 novembre 1932, la lune complice s'était couchée, l'hypocrite blafarde, quand soudain apparut, pour la première fois, aux yeux convulsés d'Albert Voisin, la Borne en triangle diabolique sur le talus du chemin de fer. Elle écarquillait son numéro 40 comme l'œil horrifique d'un Cyclope. Le poteau, lui, restait invisible; seule se silhouettait aux contours imprécis une tache, une

forme blanche, une apparition, un fantôme. L'enfant poussa un cri de terreur : C'est un homme qui se promène en blanc sur le viaduc! C'est un somnambule! Et ce fut la panique contagieuse; les fillettes et lui s'enfuirent épouvantés, se sentant traqués par le monstre numéro 40. De ce choc traumatique, comme ils disent, messieurs les psychologues et iâtres, est issue toute la série des Apparitions, et toute cette belle littérature qu'elle a défrayée.

* * *

Ne croyez pas que j'hyperbolise; j'ai fidèlement traduit le texte suivant du D^r De Greeff.

« Les enfants (Fernande et Albert Voisin, Andrée et Gilbert Degeimbre venant rechercher Gilberte Voisin au pensionnat) avaient sonné aux portes en venant au couvent (l'importance de ce détail n'échappera à personne). Quand ils furent au milieu de l'allée, Albert dit : *Il y a un homme dans l'allée*. Ils s'enfuirent alors vers la sonnette. Albert sonna. Ils se retournèrent (absolument établi, *dixit* De Greeff) *Gilberte Degeimbre vit alors au bout de l'allée, dans l'espace, une forme blanche* qu'elle prit pour un homme en blanc. *Elle avait très peur*. Albert dit *en regardant vers la grotte* (c'est moi qui souligne à mon tour) que c'était la statue qui avait bougé. Fernande et Andrée virent des choses qu'elles s'efforcent de ne pas décrire et situées à un tout autre endroit que la forme vue par la petite Gilberte. Différence de localisation angulaire : 60 à 80 degrés. Quand la Sœur portière ouvrit la porte pour Gilberte, elle vit les enfants en train de chuchoter entre eux. Albert dit : « La statue de la grotte a bougé... » La porte refermée, les cinq enfants s'enfuirent à toutes jambes. Gilberte Voisin, ainsi qu'elle l'avoue elle-même, ne vit aucune forme ce jour-là, ni du reste le lendemain. Mais les enfants couraient très vite, ils avaient l'impression d'être poursuivis. Arrivés au coin de la papeterie, la petite Gilberte Degeimbre tomba. L'autre Gilberte l'aïda à se relever et, se tournant, tourna un peu la tête et vit aussi une fleur, dit-elle. On arrive chez Degeimbre. Madame dira plus tard à M. De Greeff que les enfants n'avaient pas eu « si peur que cela ». *Andrée dit alors* : Pour moi, ce doit être la Vierge. »

Ce récit de M. De Greeff est argué de faux, d'un bout à l'autre, par les témoins les plus respectables et les plus autorisés, notamment la Sœur Supérieure, d'un jugement si pondéré; M. le Doyen, un distingué religieux qui a passé un mois à Beauraing au temps des Apparitions, assista à une dizaine de visions, fut en contact permanent avec tous les acteurs du drame. Ce récit est, en outre, en contradiction manifeste avec les déclarations des enfants loyalement interprétées.

De ces témoignages il résulte d'emblée et avec certitude que M. De Greeff fait erreur sur les points suivants :

1. *Albert n'a pas dit au milieu de l'allée: « Il y a un homme dans l'allée. »*

2. Il est absolument inexact qu'après cette prétendue exclamation Albert et les enfants se soient enfuis vers la sonnette. ...

3. Inexact encore que tous quatre se soient retournés à ce moment précis.

4. Il est radicalement faux que Gilberte Degeimbre ait vu au bout de l'allée une forme blanche qu'elle prit pour un homme.

5. Il est faux que Fernande et Andrée virent des choses qu'elles s'efforcent de ne pas décrire ou situées à un tout autre endroit que la forme vue par la petite Gilberte.

Tout le récit de M. De Greeff est influencé par sa marotte, par sa préoccupation de la plaque triangulaire. Il est littéralement hypnotisé par elle. Comme on ne l'aperçoit, du seuil du couvent, à travers les branchages d'un arbre, qu'à la condition de diriger

ses regards vers l'allée centrale et la grille, mais vers la gauche, c'est dans cette direction que M. De Greeff oriente obstinément les premières déclarations des voyants, fallût-il les déformer ou les solliciter.

A l'encontre de ces affirmations, les témoins autorisés et impartiaux rétablissent ainsi les faits.

Les enfants (sauf Gilberte Voisin) sont arrivés, le 29, au seuil du pensionnat sans que, à aucun moment, Albert ait jamais dit : *Il y a un homme dans l'allée*. C'est une pure invention, démentie par le contexte, car si les enfants sont effrayés par la vue d'un homme qui est dans l'allée, on ne comprend pas qu'au lieu de le fuir, ils aient passé près de lui pour se précipiter vers la sonnette. En réalité, Albert n'ayant rien dit, les enfants n'ayant vu personne s'y sont rendus tranquillement. Alors, Albert presse le bouton d'appel. Après quoi, lui seul et non pas les autres, en dépit de l'affirmation tendancieuse de M. De Greeff, lui seul, à ce moment précis, exécute, non un demi-tour, mais un quart de tour à gauche, faisant face par cette position au remblai qui borne la propriété et se prolonge derrière la grotte vers le viaduc enjambant la grand'route. C'est en se tournant de la sorte qu'il s'est écrié : *Regardez une personne qui se promène en blanc au-dessus de la grotte*. Toutes les finasseries de l'anthropologie criminelle s'y dépensèrent en pure perte : Albert a dit cela et pas autre chose. Et, par ces mots : *au-dessus de la grotte*, qu'entendait-il désigner sinon tout le champ visuel qu'embrasse la vue, lorsque, du seuil du pensionnat, on regarde vers la gauche dans la direction de la grotte.

Cette parole d'Albert démolit le système de la plaque, j'en suis désolé pour la fortune du système, mais c'est la pure vérité : à preuve le cahier de Gilberte, les notes de la Supérieure, les notes de M. le Doyen à preuve même, l'interprétation donnée par Albert de la vision : c'est la statue qui bouge, qui miraculeusement s'est animée et s'est élevée dans l'espace.

Fernande, sans se retourner (absolument établi) : « C'est une auto qui descend sur la route de Pondrôme. » Puis, subissant le contre-coup de l'émotion d'Albert, elle se retourne, comme les deux Degeimbre, dans la direction indiquée par Albert, c'est-à-dire non pas vers l'allée qui mène à la route, vers la grille de la propriété, comme le prétend M. De Greeff, mais vers la grotte. C'est ici, du reste, qu'il vend sa mèche : Gilberte, en se retournant, aurait vu, au bout de l'allée, une forme blanche, c'est le fétiche De Greeff numéro 40, qu'elle prit pour un homme.

Allégation gratuite qu'il a seul l'audace de soutenir contre tous les témoins, religieuses, pensionnaires, parents, amis qui, le lendemain, 30 novembre, ont recueilli la version des enfants, contre tous les autres témoins qui les ont entendus dans la suite jusqu'à l'heure présente. Albert n'a rien vu dans l'allée, les enfants ne se sont pas retournés vers l'allée, Gilberte n'a rien vu dans l'allée. Accumulation de détails imaginaires qui sont exclusivement relatés par le seul M. De Greeff. Entre la nuée de témoins de la première heure qui savent et ne se démentent pas et l'unique témoin de dix jours après, quels que soient ses titres scientifiques, je n'hésite pas et je ne cherche pas parmi les premiers l'hallucination, l'auto-suggestion du monsieur qui s'accroche désespérément à la plaque numéro 40.

Quand la portière est venue ouvrir, les enfants lui ont dit : « Chère Sœur, nous avons vu bouger la statue de la grotte. — C'est n'est pas possible! — Si, chère Sœur, nous l'avons vu bouger là *au-dessus de la grotte*. — Vous croyez. C'est une branche d'arbre que le vent aura fait remuer. — Non, non, c'était la statue. Nous avons peur et nous allons nous sauver chez nous. — Mais, oui, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Retournez chez vous. » Et les enfants sont partis en courant.

Ces lignes qui confirment tout ce qui précède sont extraites du carnet où Mère Théophile a soigneusement consigné ses notes.

A mesure que l'on avance dans l'exposé fantaisiste et tendancieux de M. De Greeff, son dessein se découvre : représenter les enfants en proie à l'épouvante créée par l'épouvantail de la plaque n° 40, victimes de cette fantasmagorie, s'entretenant par chuchotements dans cette illusion et, une fois entrés dans ce mirage, y persévérant mensongèrement avec la complicité inconsciente de la foule emballée par l'apparence du merveilleux. C'est une thèse, sans doute, et on peut se payer le plaisir de la fabriquer de toutes pièces, mais elle est superposée à la réalité.

Quel fut exactement l'état d'âme des cinq petits voyants, au soir du 29 novembre ? De tous les témoignages qui sont en notre possession, de toutes les déclarations recueillies, il résulte assurément qu'une forme blanche, éblouissante, déchirant les ténèbres, leur est apparue en leur causant un naturel et irrésistible effroi. C'est la blancheur neigeuse, la luminosité de l'apparition qui les a d'abord frappés, et ainsi s'explique le mot « leur » employé, peut-être, par Gilberte. M. De Greeff l'interprète abusivement dans le sens restrictif de quelque chose de lumineux — sa fameuse plaque n° 40 — tandis que la petite a voulu désigner une personne lumineuse, comme l'attestent les notes de sa maîtresse qui l'entendit le lendemain raconter l'événement au milieu d'un groupe de pensionnaires. La même rectification s'impose, en ce qui concerne Gilberte, pour la journée suivante. Au demeurant, d'après les mêmes témoignages invoqués par moi, oraux ou écrits, elle n'aurait pas dit : « J'ai vu une leur » — ce qui n'est pas dans son style, — mais : « Nous avons vu la statue de la grotte qui avait bougé. »

Mais leur pensée instinctive, leur premier mouvement fut de reconnaître une personne réelle, vêtue de blanc, qui se mouvait dans l'espace au-dessus de la grotte et, spontanément, la proximité de la Madone de Lourdes leur suggéra, leur fit conjecturer tout au moins l'idée de la Vierge, explicitement formulée par Andrée et qu'Albert avait naïvement traduite par cette locution métaphorique : « C'est la statue qui bouge, qui s'anime, qui s'élève dans l'air, c'est-à-dire c'est comme si c'était la Vierge. » Simple conjecture d'abord qui ira se stabilisant en certitude lorsque la Vierge daignera décliner ses titres. D'après M. De Greeff, c'est Andrée, — il l'a donnée cependant comme une débile mentale, — qui la première aurait condensé dans une formule nette ce que tous auguraient, c'est elle qui aurait imprégné l'Apparition de sa personnalité. Il faut dire que si le vrai mot a jailli de ses lèvres, les autres l'avaient dans le cœur.

Dans son exposé M. De Greeff a relevé une réponse très curieuse de M^{me} Degeimbre. « Avaient-ils peur ? » demandai-je. — « Pas tout de même si peur que cela », répondit-elle. Au respectable religieux qui a si scrupuleusement étudié les événements de Beauraing et n'a cessé d'enquêter, M^{me} Degeimbre fit cette réponse complémentaire : « Vous auriez dû les voir pleurant, devenus tout jaunes, et c'est drôle ils en parlaient volontiers et disaient que malgré leur terreur ils se sentaient attirés et que s'ils l'avaient osé, ils seraient restés. »

Langage très significatif. L'effroi des enfants devant cette soudaine et éblouissante Apparition qui troue les ténèbres est trop naturel et n'implique pas plus une apparition diabolique — comme un théologien a voulu l'insinuer — que l'effroi des pères de Bethléem à l'apparition des Anges, mais, signe remarquable, il s'accompagne et se tempère d'une émotion bienfaisante qui trahit le préternaturel divin.

M. De Greeff note aussi, non sans perfidie, que le petit Albert dormit « comme un plomb » la nuit qui suivit l'événement, vingt minutes après s'être couché. L'anthropologiste criminologue s'étonne évidemment de voir le chef de la bande des hallucinés se livrer au sommeil du juste. Arrêtons-nous à ce petit épiphonème qui aurait inspiré Molière :

« Réfléchissons : « Les enfants causent entre eux, chuchotent », dit le Scour. Ils se font leurs réflexions. Ce soir-là, sûrement pas d'extase. Remarquez également l'intensité des phénomènes émotifs et la pauvreté des phénomènes intellectuels. »

M. De Greeff prend l'attitude du Pensiero et, la main au front, il creuse l'abîme de ses excogitations. Les enfants chuchotent. Grave, très grave. Ils conspirent. Ce soir-là, pas d'extase. Donc, pas de vision ? Grosse aberration, l'absence d'extase n'exclut pas la possibilité de la vision. L'émotion aurait tué l'intellectualité, mais pas tant que cela puisque, d'après le maître, les « enfants se font leurs réflexions » et machinent la mystification gigantesque dont ils seront les héros.

J. SCHYRGENS.

(A suivre.)

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 28, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 28

Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRETS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang

OPERATIONS DE BOURSE

COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1028

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la
Sauvenière, 93

Siège social : ANVERS
rue d'Arenberg, 19

BRUXELLES
Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035